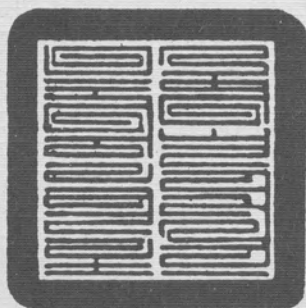


RAPPORT PRÉLIMINAIRE  
D'UN VOYAGE D'EXPLORATION  
FAIT EN MONGOLIE CHINOISE  
1928—1931

PAR  
LOUIS LIGETI

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ KÖRÖSI-CSOMA

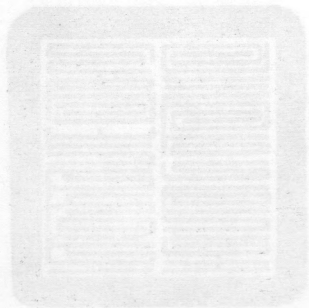


BUDAPEST  
1977.

RAPPORT PRÉLIMINAIRE  
D'UN VOYAGE D'EXPLORATION  
FAIT EN MONGOLIE CHINOISE  
1928-1931

Reprint

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ KÖRSI-CSOMA



Rapport préliminaire  
d'un voyage d'exploration fait  
en Mongolie Chinoise  
1928-1931

L'automne 1928 j'ai entrepris un voyage de recherches historiques, linguistiques et religieuses en Mongolie sous les auspices du Ministère de l'Instruction Publique de Hongrie et sous ceux de l'Académie Hongroise des Sciences. Ayant dû choisir la voie des mers, tout au début du mois de novembre je m'embarquai à Marseille pour la Chine. Arrivé à Changhai au mois de décembre, je poursuivis mon chemin, sans tarder, vers Pékin, le point de départ et en même temps la première station de mes recherches. A vrai dire, ces recherches durent se limiter à une partie du pays mongol, à savoir à celle qui n'a pas cessé de rester sous la dépendance de la Chine.

Ce territoire, dont la plus grande portion était connue autrefois sous le nom de Mongolie Intérieure, subissait depuis longtemps une influence chinoise de plus en plus accentuée. De prime abord, c'est à la frontière sino-mongole que s'est fait sentir cette poussée irrésistible. Au fur et à mesure, les nomades devinrent sédentaires, s'adonnèrent à l'agriculture et menèrent désormais une vie tout à fait différente mais qu'ils ne manquèrent pas de goûter. Petit à petit, ils abandonnèrent leurs anciennes mœurs et coutumes et se conformèrent à celles des Chinois. Dans cette lutte à pas lents, la langue mongole dut avoir le dessous en maints endroits. Chez les Tumut, les Čaxar, les Ognut, les Dahours, les individus, les familles, même les villages tout entiers devenus bilingues ne sont point rares. Cet ascendant du chinois sur le mongol bat son plein chez les Xarčïn où j'ai été souvent témoin, à leur insu, de leurs conversations mêlées de locutions et de phrases chinoises et, chose fort remarquable, chez eux même les femmes qui sont d'ailleurs toujours les dernières dans le clan à apprendre une langue étrangère, savent et parlent le chinois. Il n'est donc pas surprenant que la langue des Xarčïn soit imprégnée d'éléments chinois plus intensément que n'importe quel autre dialecte mongol. La jeunesse mongole doit déjà aller à l'école

chinoise, s'il y en a une à proximité. Or, aux yeux de ces enfants élevés dans les écoles chinoises, la langue mongole n'a pas de prestige et ils se soucient peu de l'idiome national dont non seulement l'usage ne s'impose pas, mais encore dont en dehors de la famille, ils n'éprouvent pas le moindre besoin soit dans les affaires, soit dans les autres circonstances de leur vie. Au dernier degré de cette métamorphose, ils sont complètement chinoisés, ne sachant plus le mongol et n'observant aucune des anciennes coutumes — leur nombre croît de jour en jour, — et ils ne sont plus flattés quand on leur rappelle leur origine mongole.

Ceci est vrai avant tout en ce qui concerne les Mongols des villes et ceux des grands villages. Pour rétablir les faits, il faut reconnaître que dans des endroits éloignés de la Mongolie Chinoise on trouvera de nos jours des tribus mongoles sinon à l'état primitif relativement intact, du moins exemptes de cette influence chinoise.

Mais, en fin de compte, si l'avenir ne ménage pas quelque surprise, tout ce petit monde mongol disparaîtra tôt ou tard, comme tant d'autres nomades de ces parages, les Hioung-nou, les Jouan-jouan, les Wei (To-pa), nombre de tribus turques et en dernier lieu les Mandchous qui furent tous submergés par cet océan chinois.

La Mongolie Chinoise n'est pas aussi difficilement accessible aux voyageurs que ne l'est le Sin-kiang, ou une autre région de l'Asie Centrale; il faut évidemment l'aborder du côté de la Chine; elle n'est pas par conséquent une *terra incognita* au point de vue géographique. Cependant il s'en faut de beaucoup pour que même les travaux préliminaires en soient terminés.

La plus grande partie de ce vaste territoire est encore sans carte géographique tant soit peu satisfaisante; les essais de la *Presse Commerciale* de Changhai et ceux d'autres maisons d'édition chinoises ne peuvent pas être considérés comme tels. Seule la Mongolie Orientale (et bien entendu la Mandchourie) a été cartographiée d'après les exigences scientifiques. Mais, même la meilleure de ces cartes, celle du département de cartographie japonais, publiée en 1915 laisse encore à désirer. M. Mullie à la suite de ses minutieuses recherches topographi-

ques y a relevé et corrigé pas mal d'erreurs.<sup>1</sup> De plus, certaines régions manquent toujours sur les cartes japonaises. Ainsi j'ai dû faire le trajet Hai-li-wang-fou ~ Wang-tseu-miao ~ Pei-tseu-fou sans le moindre appui cartographique.

On ne peut donc que féliciter le Chemin de fer de l'Est Chinois qui vient de publier une bonne carte générale comprenant non seulement la Mongolie Extérieure, aujourd'hui République Soviétique de Mongolie et la Mongolie Intérieure restée au pouvoir de la Chine, mais aussi tous les territoires habités par des Mongols dans la Chine proprement dite et en Mandchourie.

Quoique bien des explorateurs eussent voyagé aussi bien à travers la Mongolie Orientale que vers la boucle du Fleuve Jaune et au delà jusqu'à l'Alachan, de l'autre côté chez les Mongols établis ou errants à l'est du massif du Khingan, toute cette Mongolie Chinoise n'en resta pas moins inconnue précisément au point de vue mongol.

Depuis cent ans, les mongolisants, en grande majorité des Russes, puisaient tous à une même source qui paraissait intarissable: la Mongolie Extérieure. Dans les études linguistiques c'était le khalkha qui tenait le rôle principal et qui régissait même l'étude du mongol écrit ou classique jusque dans la romanisation de ce dernier. Ensuite, ce fut le tour du kalmouk et d'autres dialectes mongols, attachés au sol russe. Il en était de même de tout ce qui touchait à l'archéologie, l'ethnographie et du peu qu'on avait fait sur le lamaïsme mongol. Il semble qu'on ait voulu, en quelque sorte, exclure de la philologie mongole tout ce qui n'était pas dégagé d'éléments étrangers, (surtout chinois) et de le céder aux sinologues, aux tibétisants, etc.

Un grand mongolisant russe, enlevé si prématurément par la mort, B. Y. Vladimircov avait déjà reconnu la portée néfaste d'une telle conception et ne cessa pas d'insister sur l'importance de cette partie extrêmement négligée des études mongoles

<sup>1</sup> Voir J. Mullie dans *T'oung Pao* XXI (1922), p. 222—224. P. 162: *Qsîn txurū* ne signifie pas „Naissance de la Rivière“ comme le veut M. Mullie, mais a exactement le même sens que le chinois *Chouei t'eu* „Tête de l'Eau, Tête de la Rivière“; *txurū* (pour nous *t'urū*) < *terigün*, cf. Kov. III, 1770b. En mongol littéraire *usun* n'est évidemment pas le génitif de *usu* „eau“ *ibid.* note.

aussi bien que sur les problèmes que seule la Mongolie Chinoise peut nous fournir et peut-être résoudre.<sup>1</sup>

Nous avons donc à nous attaquer à un sujet qui se faisait attendre depuis trop longtemps, mais qui, assurément, offrait dès le début des difficultés considérables.

Voici l'itinéraire que nous avons suivi.

Les préparatifs matériels et certaines recherches préliminaires m'ont retenu à Pékin jusqu'à la fin du mois de février 1929. Alors, je me suis mis en route, par *Kalgan* et *Ta-t'ong-fou* je suis arrivé à *Koukou khoto*, dans l'intention de pousser mon voyage plus loin.

Conformément à mon programme, j'avais l'intention de faire une halte plus longue dans ce centre si important de la vie ecclésiastique et politique des Mongols qu'était jadis *Koukou khoto*, de son nom chinois *Kouei-houa-tch'eng*. Il ne fallut pas trop longtemps pour m'apercevoir que j'y étais un peu forcé. La ville se trouvait en état de siège. Dans les rues, on avait encore trop présents les souvenirs de la guerre civile. A chaque pas, un nouveau spectacle attristant s'offrait à notre vue. Le superbe temple *Wou t'a sseu* avait été mis à sac. Les immenses statues de ses divinités lamaïques brisées jonchaient le sol de la cour et ses ruines criblées par le „vent jaune“ abritaient des mendiants faméliques.

Autour de la ville, à une distance de 10—15 *li*, des bandes de brigands campaient et, avides de butin et de rançon, organisaient à qui mieux mieux une chasse à l'homme. Les autorités militaires et civiles de *Kouei-houa-tch'eng* étaient impuissantes à les maîtriser; elles eurent beau exposer au dessus de la porte de la ville la tête tranchée, enfermée dans une cage, de *Tch'en Tö-cheng* l'un de leur chef; rien n'y fit.

<sup>1</sup> Voici, p. e., ce que dit Vladimircov à propos d'un livre historique provenant de Pékin: Это издание лишний раз показывает, как много еще нового обещает нам монгольская письменность и настоятельно требует более тщательного изучения монгольских книг в Южной Монголии и Пекине. В. Я. Владимирцов: Этнолого лингвистические исследования в Урге, Ургинском и Кентейском районах р. 20 [Северная Монголия II. Предварительные отчеты Лингвистической и археологической экспедиций о работах, произведенных в 1925. году. Ленинград 1927. Изд. Академии Наук СССР]. Cf. encore, par le même auteur, *Mongolica* I dans les Записки Востоковедов при Азиатском Музее Российской Академии Наук, t I, (Léningrad 1925) p. 305 et suiv.

Par suite de la mauvaise récolte survint dans cette province une famine catastrophale que le brigandage ne fit qu'accentuer. On pouvait assister à des scènes incroyables: on se heurtait le long du chemin à chaque instant à des cadavres d'affamés à demi-dévorés par les chiens sauvages. A qui veut s'en faire une idée, nous recommandons la brochure chinoise *綏遠災民 Souei yuan tsai min* publiée à Souei-yuan en janvier 1929 et qui contient une quarantaine de photographies prises sur place. La misère augmenta à un tel point que les malheureux, au plus fort de la détresse, vendaient leurs femmes et leurs enfants aux marchands accourus du Chan-si et d'autres provinces. Le gouverneur (*tou-t'ong*) de Souei-yuan se contenta de régler les formalités de ce singulier commerce. Le texte officiel de son ordonnance a paru dans le *綏遠通俗日報 Souei yuan t'ong sou je pao*.

C'est à ce moment qu'arriva la saison du typhus exanthématique qui allait sévir ce printemps plus formidablement que jamais.

De l'Ouest, nous arrivaient des nouvelles inquiétantes touchant une rébellion partielle des Musulmans, rébellion qui venait d'éclater aux environs de Ning-hia et de P'ing-lo.

Je dus m'arrêter devant cette mer agitée et chaotique; car il était manifeste dès le premier instant quelle était infranchissable avec les modestes moyens dont je disposais. Je revins sur mes pas, au début du mois de mai, à Pékin où je procédai encore à des recherches sur les relations sino-mongoles. Le 1<sup>er</sup> août, je touchai l'allocation pour la seconde année du voyage, et, peu après, je partis pour une nouvelle exploration dont le théâtre devait être la Mongolie Orientale.

Parti de *Kalgan*, je parcourus une distance d'à peu près 2000 *li* à travers les territoires des *Čaxar*, des *Xarčïn*, des *Ognut*, des *Ōxan* et des *Tumut* orientaux. J'ai voyagé sans brûler les étapes. Mon but étant d'étudier le lamaïsme, tel qu'il est pratiqué de nos jours chez les Mongols, je dus donc durant ce voyage séjourner assez longuement dans les principales lamaseries.

De *Kalgan*, je me rendis directement à *Malgai miao*, situé sur la grand'route *Kalgan-Lamamiao*, je n'y restai que quelques jours. Venant de *Malgai-miao* j'arrivai à *Lama-miao* le 2 septembre. A environ 4 *li* de la ville (connue aussi sous

le nom de Dolon-nor), s'élèvent sur une éminence deux grandes lamaseries; pendant trois mois, j'habitai celle de l'Ouest (*Si ts'ang*), appelée 善因寺 *Chan yin sseu* ou de son nom mongol *Sarv sum* (*Sir-a sūme*). Le 2 décembre je partis pour la lamaserie du Xarên wang, dans le voisinage de Wang-ye-fou, où j'assistai aux grandes fêtes de nouvel an (*cham*). A partir du 15 février 1930, j'ai visité plusieurs lamaseries dans le voisinage de cette dernière: j'ai passé deux semaines à la lamaserie 靈悅寺 *Ling yue sseu* de Kong-ye-fou chez le *χubilγan ta lama*, un mois (mars) au couvent de 龍泉寺 *Long tsiuan sseu* (*Arya-balu-yin aγui*) et un mois (avril) à 牛頭溝門 *Nieou t'eu keou men*, à la lamaserie de 廣法宏福寺 *Kouang fa hong fou sseu*. Sur la route Wang-ye-fou ~ Kong-ye-fou, j'ai encore visité une petite lamaserie, celle de 集慶寺 *Tsi king sseu*, appelée généralement 西府廟 *Si fou miao*. J'ai quitté Nieou-t'eu-keou-men le 2 mai, après une journée de voyage, je m'arrêtai pour trois jours à Hata ou Tch'e-fong-hien. (Hata; à la rigueur *χadv*, ou *uly χadv* est le nom mongol de la ville, et a le même sens que 赤峯 *Tch'e.fong* „pic rouge“, son nom chinois officiel.) Au Nord-Est de Hata j'ai visité, près du village 榆樹林子 *Yu chou lin tseu*, la lamaserie 普因寺 *P'ou yin sseu*, appelée par les Chinois *Hong miao* „Pagode rouge“; elle a une riche bibliothèque avec un exemplaire manuscrit du Kanjur mongol, mais elle est complètement désertée et n'est gardée que par deux anciens lamas redevenus laïques, comme ils disent *χarv χun* „hommes noirs“ et qui se sont déjà mariés. Un peu avant Hai-li wang-fou, j'ai traversé le *Lao ho* à gué, dont le passage doit d'habitude se faire à bac. Quelques jours après, les premières pluies printanières commencèrent à tomber, la petite rivière regonflée inonda la région. La véritable saison des pluies est évidemment l'été, et alors tout voyage est pratiquement impossible. De Hai-li wang-fou, qui est la résidence du roi (*wang*) des Öxan, j'allai à Wang-tseu-miao; cette lamaserie fut brûlée lors de la révolte des Mongols en 1913. Il y a encore quelque vie à Pei-tseu-miao, située à une quinzaine de *li* de Wang-tseu-miao. Ici j'ai pris la direction Sud-Est et ai traversé la montagne 金廠遼梁 *Kin tch'ang keou leang*; dans cette montagne un ruisseau charrie dans son sable de l'or, en paillettes et en écailles, or qui est exploité, d'après une méthode assez primitive, par un mandarin chinois. Passé par *Pei-tseu-*

*fou*, centre chinois important tant au point de vue administratif qu'au point de vue commercial, le 20 mai, après trois jours de voyage j'arrivai à Tch'ao-yang, ville aujourd'hui entièrement chinoise, qui s'appelait autrefois en mongol, d'après les trois tours magnifiques qu'elle possédait, *l'urban suburγan*, la ville des „Trois stupa“.

Jigs-med nam-mkha parle longuement de cette ville à propos de l'histoire du bouddhisme en Mongolie (son nom tibétain *mČhod rten gsum* „Les trois stupa“ n'a pas été reconnu par Huth). Or, des trois tours, il n'en restent à présent que deux, la troisième fut complètement rasée pendant les guerres civiles de la République. En effet, la ville des „Trois stupa“ joua un rôle particulièrement important dans l'histoire de l'Église lamaïque; de ces temps glorieux date sa grande et riche lamaserie 佑順寺 *Yeou chouen sseu* qui a heureusement survécu sans avoir subi de grosses pertes pendant ces derniers vingt ans, un de ses bâtiments fut cependant transformé en école chinoise, et une petite aile des anciennes habitations de lamas fut transformée en bureau militaire. Je suis resté à la lamaserie Yeou-chouen-sseu jusqu'au 30 juillet, et alors je me suis rendu, par un temps diluvien, à *Pei-p'iao*, le terminus de l'embranchement du chemin de fer Pékin-Moukden, d'où j'ai regagné Pékin par le train.

En Mongolie Orientale j'ai voyagé, accompagné d'un boy-cuisinier, à dos de cheval et en char chinois que je ne louai que pour la durée du voyage d'un monastère à l'autre. En ce qui concerne la sécurité des voyageurs, après les expériences de Koukou khoto il n'y avait décidément pas lieu de se montrer trop exigeant. Évidemment, le brigandage n'y était pas non plus inconnu, mais du moins, — et j'en suis gré aux mandarins locaux — j'ai eu la possibilité de demander une escorte militaire qui m'accompagnait, à mes frais, quand ce fut nécessaire. Je m'en suis servi partout et ce n'était point une précaution superflue. Le 2 décembre 1929 à une journée de distance de Dolon-nor, tout près de Cha-k'eng, notre petite caravane tomba sur une bande de brigands, pêle-mêle armés et non armés, les uns à cheval, les autres à pied et c'est alors le capitaine Pei, ancien brigand lui-même qui nous prêta secours et nous assura, avec ses cinquante cavaliers, la sortie de ce périlleux passage.

Le 31 août 1930 je quittai Pékin pour me rendre en Mandchourie Septentrionale. Je séjournai pendant quatre mois (septembre 1930—janvier 1931) dans l'ancienne province mongole Barga, aujourd'hui incorporée dans la province chinoise de Hei-long-kiang, mais dont le gouvernement mongol local avait réussi à maintenir un pouvoir plus réel, du moins dans les affaires administratives, que n'importe quelle autre tribu mongole en Chine. C'est à Hailar, capitale de l'administration mongole, qu'était le centre de mes recherches, mais je visitai aux environs de cette ville les villages dahours (Si-t'ouen, Nan-t'ouen), plusieurs campements barga et plus loin Kanjur-miao, célèbre surtout par ses foires annuelles. De Hailar je retournai à Tsitsikar, où j'ai passé deux mois (février—mars) à m'occuper surtout des Dahours. Ensuite, pour compléter mes recherches sur les Dahours, j'ai parcouru une grande partie de la vallée du Nonni; par La-ha-tchan, No-ho, tout à côté Bordo etc., après quelques digressions, je remontai jusqu'à Mergen. Le 1<sup>er</sup> juin me trouva de nouveau à Pékin. Au début de juillet je m'embarquai à Changhai à destination de l'Europe.

Si les fameux *hong hou tseu* „barbes rouges“ n'osèrent pas faire leur apparition sur le territoire de Barga et en général sur les confins de l'Est Chinois, c'est qu'ils en ont été chassés par des concurrents redoutables: les brigands russes. Ces éléments hors la loi, appelés par les colons Russes „*partizany*“, anciens membres de détachements blancs, restés sans feu ni lieu, cruels et audacieux, menaient la même vie que leur collègues chinois sur l'autre rive du No-ho. Ils ont rendu toute circulation difficile, sinon impossible et je connais des cas où, sans faire grande distinction entre commerçants chinois et russes, ils ont formellement levé des impôts, p. e. pour le libre passage entre Hailar et Kanjur miao.

Enfin, le gouvernement chinois de Hei-long-kiang à Tsitsikar ne cachait point la méfiance avec laquelle il suivait mes mouvements et mes recherches, nonobstant les lettres d'introduction officielles et les papiers en règle que je portais sur moi.

Certes, j'ai voyagé en Chine à une époque où elle se trouvait dans une situation extrêmement critique. Le gouvernement nationaliste venait de se constituer à Nankin et avait réussi, après de grandes luttes, à unifier le pays, mais les tourments de l'Empire du Milieu n'étaient pas encore finis pour cela. Peu

après, de nouveaux chocs bouleversèrent le Nord: une grande famine, le complot des généraux Fong Yu-siang et Yen Si-chan contre Nankin et, en dernier lieu, le conflit sino-russe. Du brigandage et des épidémies on se souciait peu. La xénophobie grossissait à vue d'oeil et même dans l'intérieur du pays elle atteignit un degré qui n'était réservé jusque-là qu'aux grands ports de la côte. Il est donc, sinon naturel, du moins compréhensible que dans une atmosphère tellement surchargée le chemin de toute exploration soit barré par bien des obstacles et que les travaux scientifiques y soient exceptionnellement difficiles.

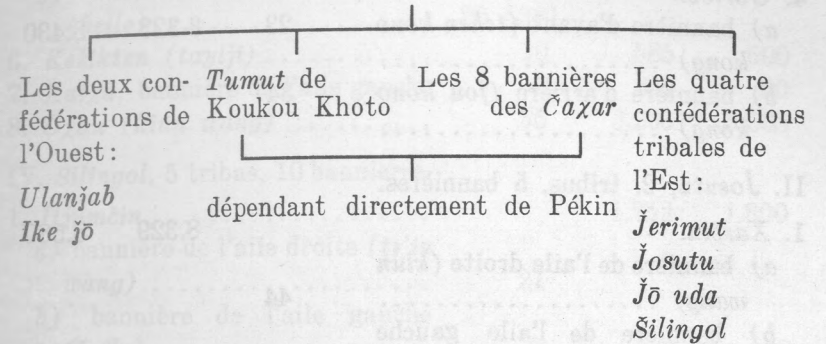
Avant de clore ce compte-rendu succinct de mon itinéraire, je tiens à rendre un hommage ému à la mémoire du comte C. Klebelsberg, ancien ministre de l'Instruction Publique de Hongrie; sa mort prématurée est une cruelle perte pour l'éducation et pour la vie scientifique hongroises. Sous son ministère, les études orientales connurent un renouveau en Hongrie; c'est le comte Klebelsberg qui a rendu possible aussi ce voyage.

Je tiens à remercier M. C. Szily secrétaire d'État, M. Z. Magyary ancien conseiller ministériel ainsi que l'Académie Hongroise des Sciences et son secrétaire perpétuel S. E. Eugène Balogh, ancien ministre, des aides multiples qu'ils ont bien voulu m'accorder durant toute la mission. J'exprime toute ma gratitude à MM. Z. Gombocz, J. Melich, J. Németh, mes anciens professeurs, de m'avoir encouragé et aidé de leurs conseils dans mon entreprise.

Les frais d'impression de ce rapport ont été couverts par le généreux concours du Ministère de l'Instruction Publique, de M. J. Trikál, Recteur de l'Université de Budapest (sur les fonds du Sénat de l'Université) et de l'Académie Hongroise des Sciences.

*Nei mong kou ki yao*. Il va de soi que tous ces chiffres sont sujets à caution.

Voici le schème des confédérations tribales.



Les confédérations tribales se subdivisent de la façon suivante.

	Le nombre des soldats d'après le „Flèches“	<i>Mong kou tche</i>	<i>Nei mong kou ki yao</i>
I. <i>Jerimut</i> , 4 tribus, 10 bannières.			
1. <i>Xorčin</i> , 6 bannières:			
a) <i>Tušetü wang</i> , bannière du milieu de l'aile droite ( <i>ts'in wang</i> ) .....	22 [23] <sup>1</sup>	7.933	9.160
b) <i>Ĵastu wang</i> , bannière d'avant de l'aile droite ( <i>kiun wang</i> ) .....	16		
c) <i>Su kong</i> , bannière d'arrière de l'aile droite ( <i>tchen kouo kong</i> ) .....	16		
d) <i>Daršan wang</i> , bannière du milieu de l'aile gauche ( <i>ts'in wang</i> ) .....	46		
e) <i>Bingtu wang</i> , bannière d'avant de l'aile gauche ( <i>kiun wang</i> ) .....	3		
f) <i>Bō wang</i> , bannière de l'aile gauche ( <i>kiun wang</i> ) .....	3 [32]		
2. <i>Durbüt</i> ( <i>beise</i> ) .....	25 [35]	1.458	1.240
3. <i>Ĵalait</i> ( <i>beile</i> ) .....	16	934	960

<sup>1</sup> Nombre des „flèches“ d'après le *Nei mong kou ki yao*.

I.  
Pour se faire une juste idée de la Mongolie Chinoise, il sera utile de se reporter à un tableau de l'ancienne division de ses tribus mongoles, ensuite à celui que venait de fixer le gouvernement chinois.

Il m'a donc paru bon de donner dans la suite un tel aperçu basé principalement sur des ouvrages chinois; mais, en même temps j'ai tâché de vérifier et de compléter leurs informations sur place; quant aux tribus que je n'ai pas visitées, j'ai dû me contenter des renseignements des émigrés ou des personnes en voyage que j'ai rencontrées.

Pour établir ce tableau des confédérations tribales (*čiyulyan*, en chinois 盟 *mong*), des tribus (*ayimay*, en chinois 部 *pou*) et des bannières (*qosiyun*, dial. *xošō*, en chinois 旗 *k'i*) je me suis servi surtout des ouvrages que voici. 1° le bien connu 蒙古遊牧記 *Mong kou yeou mou ki*, traduit aussi en russe,<sup>1</sup> 2° 蒙古志 *Mong kou tche* par 姚明輝 Yao Ming-houei, publié en 1907 à Changhai (*Tchong kouo t'ou chou kong sseu*) 3° 內蒙古紀要 *Nei mong kou ki yao* par 臨川花楞 Houa Leng de Lin-tch'ouan paru en 1916 à Pékin. Les deux derniers contiennent, en outre, une bibliographie intéressante.

A côté des noms de tribus, etc., on trouvera quelques chiffres qui ne seront peut-être pas superflus, indiquant le nombre des „flèches“ (*sumun*)<sup>2</sup> dans chaque bannière etc., enfin le total de l'armée des tribus d'après le *Mong kou tche* et le

<sup>1</sup> П. С. Поповъ, МЭНЬ-ГУ-Ю-МУ-ЦЗИ. ЗАПИСКИ О МОНГОЛЬСКИХЪ КОЧЕВАХЪ СПбг. 1895.

<sup>2</sup> Cette ancienne division turco-mongole est bien connue déjà aux inscriptions turques de l'Orkhon, cf. V. Thomsen, *Turcica* pp. 4—17 (*Mém. de la Soc. F.-Ougr.* XXXVII); *Samlede Afhandlingar* (Copenhague, 1922) t. III. pp. 93—105. Dans le *Kōrōsi Csoma Archivum* I. 380 j'ai ajouté aux exemples tures et mongols le mandchou *niru*, ayant le même sens.



	„Flèches“	Le nombre des soldats d'après le	
		Mong kou tche	Nei mong kou ki yao
4. Gorlos.			
a) bannière d'avant ( <i>tchen kouo kong</i> ) .....	23	3.323	3.430
b) bannière d'arrière ( <i>fou kouo kong</i> ) .....	34		
II. <i>Ĵosutu</i> , 2. tribus, 5 bannières.			
1. <i>Xarč'in</i> .		8.329	8.580
a) bannière de l'aile droite ( <i>kiun wang</i> ) .....	44		
b) bannière de l'aile gauche ( <i>beise</i> ) .....	40 [48]		
c) bannière du milieu ( <i>fou kouo kong</i> ) .....	1 [51]		
2. <i>Tumut</i> .....		10.419	10.040
a) bannière de l'aile droite ( <i>beise</i> ) .....	97		
b) bannière de l'aile gauche, <i>mongolč'in (beile)</i> .....	80		
<i>Xalça</i> .....	2		
III. <i>Ĵō uda</i> , 8 tribus, 11 bannières.			
1. <i>Naiman (kiun wang)</i> .....	50	2.912	300 (sic)
2. <i>Barin</i> .....		2.451	1.560
a) bannière de l'aile droite ( <i>kiun wang</i> ) .....	26		
b) bannière de l'aile gauche ( <i>beise</i> ) .....	16		
3. <i>Ĵarut</i> .....		1.859	1.920
a) bannière de l'aile droite ( <i>beile</i> ) .....	16		
b) bannière de l'aile gauche ( <i>beile</i> ) .....	16		
4. <i>Arxorč'in (beile)</i> .....	50	2.912	3.000
5. <i>Ognut</i> .....		3.381	3.400
a) bannière de l'aile droite ( <i>kiun wang</i> ) .....	30 [25]		

	„Flèches“	Le nombre des soldats d'après le	
		Mong kou tche	Nei mong kou ki yao
b) bannière de l'aile gauche ( <i>beile</i> ) .....			
	20 [38]		
6. <i>Kešikten (tayiji)</i> .....	10	585	600
7. <i>Xalça</i> , bannière de l'aile gauche	1	61	60
8. <i>Ōxan (kiun wang)</i> .....	55	3.203	3.003
IV. <i>Šilingol</i> , 5 tribus, 10 bannières.			
1. <i>Uĵumč'in</i> .....		1.752	1.800
a) bannière de l'aile droite ( <i>ts'in wang</i> ) .....	21		
b) bannière de l'aile gauche ( <i>beile</i> ) .....	9		
2. <i>Xōč'it</i> .....		704	720
a) bannière de l'aile droite ( <i>kiun wang</i> ) .....	5		
b) bannière de l'aile gauche ( <i>kiun wang</i> ) .....	5 [7]		
3. <i>Sunit</i> .....		1.927	1.980
a) bannière de l'aile droite ( <i>kiun wang</i> ) .....	13		
b) bannière de l'aile gauche ( <i>kiun wang</i> ) .....	20		
4. <i>Abagai</i> .....		1.287	1.320
a) bannière de l'aile gauche ( <i>kiun wang</i> ) .....	11		
b) bannière de l'aile droite ( <i>kiun wang</i> ) .....	11		
5. <i>Abaganar</i> .....		936	960
a) bannière de l'aile gauche ( <i>beile</i> ) .....	9		
b) bannière de l'aile droite ( <i>beise</i> ) .....	7		
V. <i>Ulanĵab</i> , 4 tribus, 10 bannières.			
1. <i>Durben xuzet (kiun wang)</i> ..	20	1.167	1.200
2. <i>Mō minggan (tayiji)</i> .....	4	335	240
3. <i>Xalça</i> , bannière de l'aile droite ( <i>beile</i> ) .....	4	235	240

		Le nombre des soldats d'après le	
	"Flèches"	<i>Mong kou tche</i>	<i>Nei mong kou ki yao</i>
4. <i>Urat</i> , .....		1.708	1.440
<i>a)</i> bannière du milieu ( <i>fou kouo kong</i> ) .....	16 [6]		
<i>b)</i> bannière d'avant ( <i>tchen kouo kong</i> ) .....	12 [16]		
<i>c)</i> bannière d'arrière ( <i>tchen kouo kong</i> ) .....	6		
VI. <i>Ike jō</i> , 1 tribu, 7 bannières..		15.895	16.440
<i>a)</i> <i>Wang</i> , bannière du milieu de l'aile gauche ( <i>kiun wang</i> ) ..	17		
<i>b)</i> <i>Ĵungar</i> , bannière d'avant de l'aile gauche ( <i>beise</i> ) .....	42		
<i>c)</i> <i>Dalat</i> , bannière d'arrière de gauche ( <i>beise</i> ) .....	40		
<i>d)</i> <i>Otok</i> , bannière de milieu de l'aile droite ( <i>beile</i> ) .....	84		
<i>e)</i> <i>Ušin</i> , bannière d'avant de l'aile droite ( <i>beise</i> ) .....	42		
<i>f)</i> <i>Xanggin</i> , bannière d'arrière de l'aile droite ( <i>beise</i> ) .....	36		
<i>g)</i> <i>Ĵasak</i> , bannière accessoire d'avant de l'aile droite ( <i>tayiji</i> )	13		
VII. <i>Čaxar</i> , 8 bannières .....		10.800	
1. <i>Xubutu šara</i> „(bannière ayant un drapeau) Jaune avec une bordure“			
2. <i>Gul šara</i> „Jaune uni“ .....			
3. <i>Gul čagan</i> „Blanc uni“ .....			
4. <i>Xubutu čagan</i> „Blanc avec une bordure“ .....			
5. <i>Gul ulan</i> „Rouge uni“ .....			
6. <i>Xubutu ulan</i> „Rouge avec une bordure“ .....			
7. <i>Gul xuxu</i> „Bleu uni“ .....			
8. <i>Xubutu xuxu</i> „Bleu avec une bordure“ .....			
VIII. <i>Tumut</i> de Koukou khoto ..	2	5.109	

Remarquons que les Mongols se servent presque exclusivement du nom de la bannière et qu'ils savent encore de quelle confédération tribale fait partie leur *χοῶδ*; par contre, les unités tribales (*ayimay*) paraissent jouer un rôle tout-à-fait insignifiant. Toutes les fois nous avons signalé, entre parenthèses, la dignité dont le chef de la bannière est investi.

Pour ce qui est des Mongols de la Mandchourie Septentrionale, il y a peu de choses à en dire.

#### IX. (Nouveau) *Barga*, 8 bannières.

##### *a)* Aile gauche (*jun gar*).

- |                       |                        |
|-----------------------|------------------------|
| 1. <i>Kuvo šara</i> . | 3. <i>Kuvo čagan</i> . |
| 2. <i>Gul čagan</i> . | 4. <i>Gul xuxu</i> .   |

##### *b)* Aile droite (*barun gar*).

- |                      |                       |
|----------------------|-----------------------|
| 1. <i>Gul šara</i> . | 3. <i>Kuvo ulan</i> . |
| 2. <i>Gul ulan</i> . | 4. <i>Kuvo xuxu</i> . |

En dehors de ces 8 bannières du nouveau *Barga* (*Bargu*), il existe encore 8 bannières du vieux *Barga*, mais seulement les quatre premières sont composées de Mongols (et en partie de Solons), les quatre dernières sont purement solones. Ajoutons à celles qui précèdent une bannière d'*Ölöt* (*Kuvo šara*); les *Dahours*, dans la vallée du Nonni et la colonie de Hailar, vivent sans administration indépendante ou même centrale.

Or, le gouvernement chinois de Nankin a supprimé toute cette division des tribus mongoles et a enlevé aux princes mongols tout le pouvoir administratif qu'ils détenaient jusque-là. Les anciens privilèges des Mongols furent abrogés. Sur la carte, la Mongolie Intérieure disparut totalement, son territoire fut annexé aux trois nouvelles provinces qu'on venait de créer dans le Nord et qui sont les suivantes.

1. Province de *Jehol* (*Je-ho*), formée de l'ancien territoire des confédérations tribales *Ĵerimut*, *Ĵosutu*, *Ĵō uda* et d'une partie de l'ancienne province de *Tche-li*. Capitale provinciale à *Tch'eng-tō* (*Jehol*).

2. Province de *Tchakhar* (*Tch'a-ha-eul*),<sup>1</sup> qui s'entend sur l'ancien territoire des *Čaxar*, sur celui de la confédération

<sup>1</sup> Dans sa notice sur les nouvelles provinces chinoises (*T'oung Pao* XXVII, 450), M. Pelliot cite le nom de cette province sous la forme de „*Charhar*“, telle qu'elle est donnée par M. Tchang Tan-tseu dans un article sur le même

Šilingol, à ceux-là, il fut encore ajouté une partie du Tche-li et du Chan-si. Capitale à Wan-tsiuan (Kalgan).

3. Province de *Souei-yuan*. En font partie les confédérations tribales Ulanjab et Ike jo (Ordos), ainsi que le territoire des Tumut de Koukou khoto et une partie de la province de Chan-si. La capitale est à Kouei-souei (c'est les deux villes Kouei-houa-tch'eng et Souei-yuan, unies au point de vue administratif).

La confédération tribale Jerimut fut annexée à la province de Leao-ning et dépend désormais de Moukden.

Les Mongols de la Mandchourie Septentrionale, y compris les Dahours, formaient autrefois des bannières militaires (*surag xošo*) et, en conséquence, dépendaient directement de la cour impériale mandchoue. Actuellement, ils sont subordonnés au gouvernement de la province de Hei-long-kiang, néanmoins, parmi eux les Barga jouissent d'une assez large autonomie administrative, comme il a été dit plus haut.

La présente carte géographique de la Mongolie Chinoise, publiée ci-contre, est une esquisse sans prétention qui ne veut que donner une idée plus ou moins satisfaisante de trois des nouvelles provinces chinoises établies en 1928 ainsi que de l'ancienne délimitation des confédérations tribales et des bannières mongoles. On s'est surtout servi des cartes chinoises suivantes: 熱察綏三區旗縣新圖 Je tch'a souei san p'in k'i hien t'ou et 中華民國新地圖 Tchong houa min kouo sin ti t'ou. La carte a été dressée par M. B. Bulla de l'Institut de Géographie à l'Université de Budapest, les lettres sont dues à M. J. Takács de l'Institut Cartographique de Budapest.

## II.

On sait combien les ouvrages historiques sont rares en mongol: le nombre de ceux qui nous sont connus jusqu'à présent ne dépasse guère la dizaine. C'est pourquoi il est particulièrement intéressant de voir qu'en ces dernières années une

sujet. Et, en effet, on voit souvent cette même forme de „Charhar“ dans les publications de langue anglaise en Chine, mais il ne fait pas de doute qu'elle soit fautive; c'est le nom de la tribu *Čaxar*, qui est d'ailleurs correctement transcrit en chinois (*Tch'a-ha-eul*).

maison d'édition mongole, le *Mongyol bičig-ün qoriya* à Pékin publia plusieurs livres sur l'ancienne histoire des Mongols et sur la vie et les exploits de Gengis khan.

J'ai déjà fait état dans le *T'oung Pao* XXVII (1930) pp. 58—59 d'une de ces publications, le *Boyda Činggis qayan-u čadig* qui contient sous ce titre un peu trompeur au moins deux textes différents. La première partie compte 1—62 feuillets et porte à la fin le titre: (*Mongyol-un qad-un yabudal-i bariju*) *Qad-un ündüsün quriyangyui altan tobči neretü sudur*, ou tout court *Altan tobči*. Lorsque j'ai publié ma notice sur l'Altan tobči imprimé à Pékin, à défaut d'une bibliothèque européenne, je me demandai encore s'il était à rattacher à l'un ou l'autre des ouvrages de titre identique, publiés par Galsang Gomboev, respectivement par Pozdneev. En outre il m'a échappé que Vladimircov avait déjà tranché la question en 1927 dans son rapport sur ses recherches ethnologo-linguistiques, exécutées à Ourga et dans les district d'Ourga et du Kentei. Or l'Altan tobči de Pékin représente une rédaction légèrement abrégée du texte publié par Galsang Gomboev en 1858. Toutefois, plusieurs questions intéressantes se posent encore à propos de cette histoire mongole; j'y compte revenir plus tard.<sup>1</sup> Notre *Altan tobči*, connu au manuscrit de Galsang Gomboev encore sous le second titre de *Erdeni-yin tobči*, est selon toute vraisemblance identique au *Qad-un ündüsün-ü erdeni-yin tobčiy-a*, un des sept livres historiques dont Sanang Sečen se servit en rédigeant son histoire.

La seconde partie du *Boyda Činggis qayan-u čadig*, dont j'avais dit seulement (*loc. laud.*) qu'elle était consacrée au cycle épique relatif à Gengis khan, a été analysée en détail par

<sup>1</sup> B. Laufer, *Skizze der mongolischen Literatur* dans *Keleti Szemle* VIII (1907) pp. 212—213 et les remarques de M. Pelliot dans *Asia Major* II pp. 285 et 287. Dans l'édition russe de la *Skizze* la traduction erronée a été corrigée, cf. B. Laufer: *Очерк монгольской литературы*. ЦИК СССР Ленинградский Восточный Институт имени А. С. Енукидзе, n° 20. Léningrad, 1927, p. 47 note. En effet, *Altan tobči* ne veut pas dire „Bouton d'or“, mais „Histoire ou abrégé historique d'or“, cf. Kov., *Dict.* III 1821a, s. v. *tobči*. M. E. Haenisch parle toujours de „Goldener Knopf“ dans ses *Untersuchungen über das Yüanch'ao pi-shi, die Geheime Geschichte der Mongolen* (Abhandl. d. Phil.-Hist. Klasse d. Saechs. Akad. d. Wiss., Bd. XLI no 4 p.) p. 44. B. Y. Vladimircov, *Северная Монголия* II, p. 14.

Vladimircov qui n'y croyait pouvoir reconnaître pas moins de huit fragments, sans titres, tirés de divers ouvrages historiques ou plutôt épiques.<sup>1</sup>

Un autre ouvrage historique, d'une importance considérable, édité par le Mongrol bičig-ün qoriy-a, a pour titre *Yuwan ulus-un teüke*. La publication forme 4 *pen* en un *t'ao*: I<sup>er</sup> *pen* (*terigün debter*) contient 67 feuillets chinois (donc 134 pages à l'euro péenne), II<sup>ème</sup> *p.* (*ded debter*) en 69 ff., III<sup>ème</sup> *p.* (*yutayar debter*) en 74 ff., IV<sup>ème</sup> *p.* (*dötüger debter*) en 74 ff. Vladimircov ne paraît pas avoir connu cet ouvrage, ni ailleurs, autant que je sache, il n'en a pas été question; en voici donc quelques renseignements.

Tout d'abord, *Yuwan ulus-un teüke* n'est pas le véritable titre de l'ouvrage. Ce titre que porte la couverture de chaque *pen* aussi bien que le *t'ao*, en tête, au début de chaque cahier est remplacé par un autre titre que voici: *Yeke yuwan ulus-un manduysan törü-yin Köke sudur*. En somme c'est un *Köke sudur* „livre bleu“. Ces titres spécifiés d'une couleur sont particulièrement caractéristiques pour les livres historiques mongols. Rien que parmi les sources de Sanang Sečen on trouvera trois titres de ce genre sur sept: 1. *Činar siltayan uytaysan uqayuluyçi ulayan debter* („livre rouge“), 2. *Erkim degedü čakravart qayan-u bayiyulusan nom-un čayan tegüke* („histoire blanche“), 3. *Erten-ü mongyol-un qad-un ündüsün yeke šara toyuži* („histoire jaune“). À Koukou khoto j'ai vu moi-même un *Qayan-u šar-a debter*, assez volumineux.

Quant aux „livres bleus“, d'après la bibliographie supplémentaire qui précède la traduction russe de la *Skizze* de M. Laufer (p. XIII), un autre *Köke debter* fut publié à Saint-Pétersbourg en 1912: *Tngri yažar-un angq-a toytuysan-ača qayad-un eželegsen qayučün köke debter kemekü šastir orusibai*. L'édition m'est inconnue et j'ignore si elle renferme l'histoire de Gengis khan ou bien l'histoire générale des Mongols. Il est remarquable qu'un des livres historiques tibétains les plus célèbres porte également le titre de „livre bleu“; c'est le *Deb ther šnon po*, il fut composé par *gŽon-nu dpal*, locchava de 'Gos, probablement en 1476. Déjà Csoma en avait fait état dans la liste des ouvrages historiques qu'il connaissait et

<sup>1</sup> B. Y. Vladimircov, Северная Монголия II. 15—20.

enquêtes que je fis pour rechercher cette édition l'été 1931 n'eurent pas de résultats. On serait tenté de croire que l'édition de Pékin dont parle M. Pelliot n'est autre chose que notre „Livre bleu“. Sans connaître la chronique mongole d'Ourga, forcément on ne saurait décider de façon sûre s'il s'agit du même ouvrage ou non. Mais si l'on se rend compte de la haute valeur, que M. Pelliot attribue à cette chronique, il est permis d'en douter ou bien faut-il admettre que le manuscrit, lorsqu'il fut mis sous presse, a été remanié d'une façon qu'on ne peut pas qualifier d'assez maladroite. L'autre question qui se pose, c'est de savoir si ce n'est pas l'édition imprimée du manuscrit qu'avait entre les mains M. Haenisch (*op. cit.* pp. 44—45) à Ourga en 1928. Selon M. Haenisch le manuscrit qui lui fut communiqué n'est qu'une traduction préparée sur le texte chinois du Yuan *tch'ao pi che* et est par conséquent dépourvu de toute valeur au point de vue de la tradition historique mongole. Quoi qu'il en soit, une collation minutieuse des trois textes s'impose pour dissiper l'incertitude qui embrouille la question de la chronique d'Ourga.

Un troisième livre historique que le Mongrol bičig-ün qoriy-a a publié est intitulé *Činggis boyda-yin durasqal-un tegübüri*. (Dans la bibliographie supplémentaire de l'édition russe de la *Skizze*, il figure comme la publication du Comité Scientifique d'Ourga, le *Mongyol ulus-un sudur bičig-ün küriyeleng*). Les 78 pages in-16 de la publication renferment, une fois de plus, deux textes différents.

Le premier texte en occupe les pp. 1—57 (pagination à l'euro péenne) et est tiré d'un ouvrage historique inconnu qui a pour titre *Dai Yuwan ulus-un Bolor erike*. Il est dû à *Rašibunčuy* [bKra-šis phun-chogs] de la tribu *Bayarin* [Barin]; en ce moment, je n'ai aucun renseignement sur ce personnage.

Cette première partie même décrit trois fêtes et les paroles qu'ont prononcées à ces occasions Gengis khan et ses neuf Grands (*yisün örlög*). Les neuf *örlög* sont les suivants: 1. *Čingsang taisi*, 2. *Muquli* des *Ĵalayir* (*Ĵalayir-un köbegün M.*), 3. *Buružul*, 4. *Siri* (sic) *qutuγ* des *Tatar*, 5. *Ĵeleme* des *Uriyangqan*, 6. *Ĵebe* des *Besüd*, 7. *Toryan sir-a* des *Süldes*, 8. *Čou mergen* des *Ĵürčid*, 9. *Qar-a kirüge* des *Oyirad*. Leur chef (*nöküd-ün degedü*) est *Külüg boγorži*. Suivant cette tradition le premier festin eut lieu en 1206 (pp. 1—23), le 2<sup>ème</sup>



Le manuscrit apporte des variantes intéressantes pour tout l'ouvrage. Il va sans dire que de pareils manuscrits ne peuvent être que les bienvenus dans des études comme les nôtres où l'on en est réduit, en fait d'éditions de texte souvent à réimprimer tout simplement un manuscrit précieux, mais unique.

Pour se rendre compte de la différence qui existe entre les textes imprimé et manuscrit, comparons les discours de Činggis et de Jebe dont, suivant l'édition imprimée, nous avons publié plus haut le texte. Les chiffres renvoient aux lignes du texte imprimé; M désigne le texte selon le manuscrit.

1. *metü* M *minu*, *bolod sumu minu* M *šumun mini*; 2. *qari-tan-i* M *qari aday-a-tan-i*, *jidkülen* M *jidkün*, *qarčayai minu* M *boroyčün qarčayai mini*; 3. *batu quyay* M *temür dege*; 4. *čidayči* M *yabuyči*, *Jebe či ögüle* M *Jebe mini či nige üge ögüle gebe*; 6. *badm-a* M *bal yeke-tü badm-a*, *minu* M *mini*; 7. *süni-deki gumuda-yin sadun minu* M *tügürikken genel yeke-tü gumadir-a sečig mini*; 8. *omuytu* M *omuy yeke-tü*, *tobroy bolayči* M *tobray metü kesegegči*, *tngriš-ün erketü minu* M *sonšin* [sončün?] *qing-a mini*; 9. *onča auš-a* M *auš-a*, *minu* M *mini*; 10. *kemen* M *gejü*, *ayiladyar-un* M *eyin ögülerün*; 11. *kigel* M *terigülen*, *tngri-ner-tür* M *tngri tngri örgülji*; 12. *jayayan* M *jiyayan*, *šajin-i* M *törü šajin-yan*, *töbsin-e* M *töbsin*; 13. *qoladyašu* M *qola oyir-a ügei büküi*; 14. *öljei* M *qauli*, *üile-yi kičiyegül-e keregtei kemebe* M *ner-e-yi kečiyekü kereg bayina gebe*.

Le second manuscrit dont nous avons parlé, provient de chez les Tumet Orientaux; plusieurs feuillets manquent tant au commencement qu'à la fin, au plus, les premiers et les derniers 5—6 feuillets actuels sont endommagés de façon si sérieuse que le texte n'y est pas du tout lisible ou seulement par conjectures. Il s'ensuit qu'il n'est possible de préciser ni le titre de l'ouvrage ni son auteur. Et comme presque tous les r° et v° du cahier chinois sont séparés par l'usure, il est extrêmement malaisé de s'orienter dans les 44 feuillets qui en subsistent encore.

C'est une chronique sèche des khan mongols s'étendant jusqu'à la fin des Ming et, après avoir mentionné brièvement l'avènement des Ts'ing, ledit manuscrit passe en revue toutes les tribus mongoles et ramène la généalogie de leurs familles princières à *Dayan* (ici *Dayun*) *qayan*, descendant de Činggis.

Cette partie est la plus considérable de l'ouvrage, dans l'énumération des noms à n'en pas finir, on en rencontre incontestablement aussi beaucoup d'inédits. Au corps de l'ouvrage les noms chinois des empereurs sont souvent glosés en écriture tibétaine.

Dans la chronique proprement dite (9 r°), on parle de la sédition de *Tuy temür* puis, à la même page de l'empereur *Tuy temür wencung jiyayatu qayan*. *Tuy temür* est le nom mongol de Wen-tsong des Yuan, nom à propos duquel j'ai tâché de justifier qu'il était seul correct vis-à-vis de la leçon traditionnelle Tob temür; mais, pour appuyer la thèse que j'avais défendue, je n'avais alors que des recoupements tibétains. (*T'oung Pao* 1930, pp. 57—61). En voici maintenant une nouvelle confirmation aussi dans un document de langue mongole.

\*

A côté de nos recherches sur les choses mongoles, nous nous sommes intéressé accidentellement aussi à quelques problèmes qu'offre l'histoire de ce pays dans les temps pré-mongols. Cette fois évidemment nous devons nous borner à quelques mots d'ordre seulement.

En 1928 Pékin connut une hausse exceptionnelle sur les marchés d'objets d'art sibériens. Les pièces les plus recherchées étaient des couteaux Han au poignard en style animalier et des menus objets, des plaques, des „boucles de ceinture“<sup>1</sup> toujours ornés de tête d'animaux ou souvent d'animaux combattants. (Par un marchand d'antiquités de Tch'ouen-chou hout'ong une plaque de bronze dans le style dit sibérien fut vendue au prix de 600 doll. mex., une autre en argent 1.600 doll. mex.) Pour ainsi dire aucun de ces objets ne provient de fouille scientifique; mais ils furent trouvés en partie dans le sable de l'Ordos, en partie aux environs de Ning-hia et au Kan-sou et, par l'intermédiaire des marchands d'antiquités de Pao-t'ou et de Kouei-houa-tch'eng, ils arrivent à Pékin. On signala quelques trouvailles aux environs de Kalgan, de Dolon-nor et de King-p'eng. Les plus belles et les plus riches collec-

<sup>1</sup> Voir les remarques de M. Pelliot sur ces objets dont le véritable mode d'emploi nous échappe encore, *T'oung Pao* 1931 (XXVIII) p. 149.

tions de ces objets furent acquises pour des musées suédois et américains.<sup>1</sup>

La Mongolie Orientale abonde en d'autres souvenirs non moins nombreux. Ce territoire était la base d'opérations des Khitans et des Joutchen, les vestiges archéologiques de leurs empires disparus subsistent de nos jours. Les villes ruinées des Leao et des Kin, les sépultures des empereurs khitans sont autant de réminiscences d'une des époques les plus mouvementées de ce pays. Mais pour le philologue la question la plus inquiétante c'est sans doute le déchiffrement de leurs écritures (des „grandes écritures“ khitanes et joutchen), dérivées de l'écriture chinoise.

Malheureusement, les deux inscriptions khitanes en écriture khitane, retrouvées en 1922 par M. L. Kervyn, n'ont pu être estampées lors de la découverte et depuis, l'accès à ces tombes impériales est devenu impossible. Néanmoins, la bibliothèque de l'Académie Hongroise des Sciences doit à l'obligeance de M. L. Kervyn une copie des deux inscriptions khitanes trouvées dans le tombeau de l'empereur Tao-tsong, celle de trois inscriptions chinoises provenant du même tombeau, ainsi que celle d'une inscription chinoise découverte dans une tombe impériale voisine.

A l'occasion de la découverte des deux grandes inscriptions en écriture khitane, M. Kotwicz attira l'attention sur un xylographe tibétain qui contenait un spécimen de 30 caractères inconnus, à son avis, khitans.<sup>2</sup> Or ce xylographe est bien connu à Pékin de nos jours et n'est pas du tout rare; il a pour titre *Rgya dkar nag rgya ser ka smi ra bal bod hor gyi yi ge* etc. L'ouvrage fut composé chez les Khalkhas et est consacré tant aux alphabets qu'aux spécimens sans alphabets de toutes les écritures que l'auteur a connues: l'écriture sanscrite et ses dérivées, les écritures tibétaines, mongole, pseudo-

<sup>1</sup> Cf. *Catalogue of the Sunghin Collection of Chinese Art and Archaeology. Peking. On Exhibition at the Herbert J. Devine Galleries. Roland Moore Building, 42 East Fifty Seventh Street, New York (1930).* — *With an Introductory Chapter on „Archaeology in China“ and Further Contributions by Dr. Herbert Mueller (Peking). 157 Illustrations on 51 Plates Besides Fifteen in the Text.*

<sup>2</sup> W. Kotwicz, *Les „Khitais“ et leur écriture, Rocznik Orientalistyczny* II, pp. 248—250.

russe (*rgya-ser*)<sup>1</sup> et finalement les 32 caractères sino-formes. L'identification de M. Kotwicz reste assez problématique.

A Pékin j'avais entre les mains un bol de jade qui portait au revers une courte inscription en onze caractères sino-formes. Cette inscription que j'ai fait d'ailleurs estamper doit être en petits caractères (*siao tseu*) joutchen.

A partir des Yuan, même un peu avant, c'est le christianisme, surtout le nestorianisme qui a laissé de nombreuses traces sur ce territoire. Parmi les plus importants monuments rappelons les temples *che tseu sseu*, et le cimetière nestorien près de la route Kalgan-Dolonnor. A ceux-là viennent de s'ajouter de nouvelles trouvailles non moins importantes. J'entends avant tout le manuscrit syriaque d'origine probablement nestorienne conservé dans un musée de Pékin, une brève notice et une page photographiée furent publiées dans le *Bulletin Catholique de Pékin* (XI, p. 463 suiv.), ensuite de nombreux croix et emblèmes nestoriens provenant sans exception d'une région qui était anciennement habitée par les Öngüt et les Kereit chrétiens nestoriens. La première nouvelle que nous en apprîmes fut celle d'une collection de 14 pièces, achetée à Pao-t'ou, signalée et sommairement décrite par M. P. M. Scott. Cette trouvaille n'était cependant pas la première. Avant M. Scott un marchand d'antiquités rapporta de l'Ordos plusieurs croix à Paris où elles furent vendues en partie au Musée Cernuschi, en partie à un collectionneur privé. Pareilles collections arrivèrent récemment de Pékin et de Kalgan (mais toujours de la même provenance), en Suède une partie en est conservée à présent au Musée d'Antiquités d'Extrême-Orient à Stockholm, une autre en sera exposée au Rööhska Museet à Gothenbourg et plusieurs croix ont enrichi la collection privée de M. Anders Hellström à Mölndal.<sup>2</sup> A Pékin plusieurs collectionneurs privés détiennent encore des croix et des emblèmes de bronze nestoriens; la collection de M. F. A. Nixon est particulièrement belle et intéressante, elle fut décrite par M. Pelliot.<sup>3</sup> M. Nixon vient de faire don de treize pièces de sa collection au Musée Hopp à Budapest.

<sup>1</sup> Cf. B. Laufer, *T'oung Pao* 1916, p. 498 suiv.

<sup>2</sup> Communication de M. O. Karlbeck.

<sup>3</sup> P. Pelliot, *Sceaux-amulettes de bronze avec croix et colombes provenant de la boucle du Fleuve Jaune, Revue des Arts Asiatiques* VII, 1 suiv.

## III.

Jusqu'à présent la source principale sinon unique de nos informations sur les dialectes mongols de la Mongolie Intérieure reste toujours le livre de M. A. D. Rudnev, les „Matériaux sur les dialectes de la Mongolie Orientale“.<sup>1</sup> Ce recueil linguistique apparemment riche, contenant des textes en romanisation aussi bien qu'en lettres mongoles, encore que des chansons accompagnées de notes, se divise entre les dialectes suivants: 1. *durbut-beise* [dans notre schème *durbut*] pp. 1—14, 2. *aru-xorčïn* [*arxorčïn*] pp. 14—24, 3. *gorlos* du Sud pp. 24—39, 4. *ĵastu* pp. 39—43, 5. *tumut* pp. 44—49, 9. *uĵumčïn* 49—51, 7. *ordos* pp. 51—60.

Or les *Matériaux* de M. Rudnev ont été surestimés, du moins en dehors de la Russie, à certains points de vue. La plus grave objection qu'on doit faire contre le vocabulaire et les textes publiés par M. Rudnev c'est qu'ils ont été préparés d'après une méthode qui est indéfendable lorsqu'il s'agit de publier des textes dans un dialecte inconnu ou insuffisamment décrit où exactement aussi le côté phonétique a son importance: c'est d'avoir travaillé non pas sur les lieux, mais de s'être contenté des informations fortuites des individus séparés de la communauté linguistique. Et un travail basé sur de telles informations est susceptible de nombreuses erreurs spéciales qui touchent non seulement à la précision phonétique des textes reproduits mais encore à quelque chose de plus grave qui vous pousse à vous méprendre complètement et à vous faire prendre un dialecte pour un autre; tel était précisément le cas de M. Rudnev.

Les textes *gorlos* ont été recueillis par M. Rudnev à St. Pétersbourg, les *ĵastu* en partie à Moukden, en partie à St. Pétersbourg, les *tumut* à la lamaserie bouriate bien connue de Gusinoe ozero, les textes *ordos* ne sont qu'une simple réimpression de ceux publiés dans une étude sur la musique mongole par M. Van Oost, lui-même non-mongolisant, et ne sachant pas le mongol. Restent les textes *durbut* provenant du *durbut beise-fou* (de là-même aussi avons-nous les textes *aruxorčïn*), et les textes *uĵumčïn* recueillis sur place au cours

<sup>1</sup> A. Д. Рудневъ, Материалы по говорамъ Восточной Монголии. С. Пбг. 1911.

d'un voyage. Les quelques notes sur le dialecte *čaxar* (pp. 244—246) sont basées sur les remarques de Pozdnev et surtout sur un ouvrage manuscrit de Plotnikov qui s'est renseigné lui-même sur ce dialecte auprès d'un — *Khalkha*.

Il n'est pas étonnant si dans de telles conditions, M. Rudnev dût s'apercevoir à la fin de son travail (p. 253) que p. e. tous les textes *aruxorčïn* de son livre et tous les mots *aruxorčïn* de son vocabulaire (à l'exception de ceux de Potanin) ont été donnés par erreur comme tels; car, le Mongol, un lama, établi à Beise-fou chez les *Durbut*, à qui il devait tous ses matériaux „*aru-xorčïn*“, n'était point de la bannière *arxorčïn*, mais de la tribu des *Xorčïn*.

Le vocabulaire contenant des matériaux relatifs aux „dialectes orientaux“ aussi bien les siens que ceux de ses devanciers, n'est pas non plus dépourvu de ces faiblesses. Il a enregistré en outre bon nombre de noms et de mots chinois, sans aucun timbre mongol; ainsi y retrouvons-nous les noms des provinces du Chan-si, du Chang-tong, les noms des généraux du roman *San kouo tche*, et même le nom du fameux *Samdadchiemba*, servant de Huc (*samdančïnba*, p. 119), comme contributions — assez maigres, avouons-le — au vocabulaire de la Mongolie Orientale.

Et en dehors du livre de M. Rudnev il n'y a guère d'autres renseignements linguistiques par érudits occidentaux sur la Mongolie Chinoise,<sup>1</sup> sauf le dialecte *ordos* sur lequel nous avons maintenant les excellentes contributions de M. A. Mostaert, missionnaire de Scheut, actuellement à Pékin où depuis des années il travaille à un grand dictionnaire de ce dialecte, dictionnaire que nous attendons avec le plus grand intérêt.

Vladimircov a donc pu dire à bon droit dans sa *Grammaire comparée*<sup>2</sup> que les dialectes mongols de la Mongolie Intérieure demeurent presque entièrement inconnus.

<sup>1</sup> Il y a plusieurs ouvrages japonais sur les dialectes mongols de la Mongolie Orientale: Torii, R. *Tōbu Mōkogi ni tsuite* „Sur la langue de la Mongolie Orientale“, dans id *Journal of the Anthropological Society of Tokyo* XXII (1906), Matsuoka-Ito, *Tōbu Mōko zokugoshu* „Manuel du mongol oriental“, Dairen 1918, etc. Je n'en ai vu aucun.

<sup>2</sup> В. Я. Владимировъ, Сравнительная грамматика монгольского письменного языка и халхаского наречия. Введение и фонетика. Издание Ленинградского Восточного Института имени А. С. Функидзе. Leningrad, 1929, pp 8, 10.



Tout en déplorant l'insuffisance des matériaux linguistiques relatifs à la Mongolie Orientale on a négligé tout un groupe de documents importants sur les dialectes mongols en question.<sup>1</sup> Ce sont les manuels de conversation mongole préparés sous les Ts'ing à l'usage des Chinois, des Mandchous et parfois pour les Mongols eux-mêmes. Ces manuels rédigés en langage parlé évidemment abondent en locutions toutes faites, et en formes grammaticales intéressantes; le vocabulaire en est toujours instructif. Mais en même temps il faut remarquer, sans se faire trop d'illusions, qu'ils ont tous l'inconvénient considérable d'être transmis en écriture mongole. Il s'en suit qu'y sont mêlées trop souvent des formes littéraires conventionnelles qui, à la lecture à haute voix dans les écoles, cela va de soi, reparaissent sous leurs formes dialectales respectives, mais étudiées en langue morte, loin du pays, offrent un aspect hybride assez déconcertant.

Il est d'autant plus curieux qu'on n'ait pas eu recours à ces documents écrits de certains dialectes de la Mongolie Intérieure que depuis longtemps les linguistes avaient à leur disposition l'édition critique d'un des manuels les plus intéressants, celle des *Tanggu meyen* par les soins de Grube (*Skizze* p. 178). La traduction mongole est faite d'après le mandchou et est due à *Deleg* [bDe-legs], qui était *meiren janggi* dans la bannière *gul ulan* des Čaxar et en même temps *tusalayči gung efu* dans la tribu Barin dont il était d'ailleurs originaire lui-même. Le texte mongol fut publié à Pékin en 1830 en écriture mandchoue, parallèlement avec les versions mandchoue et chinoise sous le titre de 三合語錄 *San ho yu lou*; une autre édition en est intitulée 初學指南 *Tch'ou hio tche nan*. Le dialecte mongol en doit être celui des Barin. Chez M. Laufer (*Skizze* p. 178, *éd. russe* p. 14) l'auteur s'appelle *Demek* par inadvertance.<sup>2</sup> A *Deleg, kong* des Barin, nous devons encore

<sup>1</sup> J'ai écarté à dessein l'*Histoire de Geser khan* qui fourmille de formes dialectales (cf. Poppe, *Geserica* dans *Asia Major* t. III pp. 1—32) et d'autres xylographes mongols de Pékin contenant des renseignements indirects sur cette question ainsi que les monuments des anciens dialectes, cf. Vladimircov, *Sravn. gramm.* pp. 42—44.

<sup>2</sup> L'erreur remonte en effet à Grube, *WZKM* XVIII (1904), p. 343. N. Veselovski dans l'avant-propos de la *Chresthomatie* de Pozdneev (p. XV) est d'avis que ce manuel représente un dialecte mongol méridional approchant le plus de celui des Tumut de Koukou khoto.

une autre traduction mongole, mais en style littéraire, celle d'un xylographe bouddhique tetraglotte, le 大聖文殊師利菩薩讚佛法身體 *Ta cheng wen tchou che li p'ou sa tsan fo fan chen t'i*. Cf. colophon pp. 37v°—38r°: *yabuqu sidar ephu bayarin-u gung deleg-tür tusiųaju debterlegülbei* (tib. *e-phu ba-rin-guñ bde-legs*, ma. *efu barin-i gung delek*, chin. *ngo-fou pa-lin kong tö-le-k'e*).

On n'ignorait pas d'après les remarques de MM. Courant et Laufer du moins l'existence de pareils manuels de l'école des interprètes de Corée. Mais leurs notes restaient sans écho bien que deux exemplaires en fussent facilement accessibles, se trouvant à Paris à la bibliothèque de l'École des Langues Orientales Vivantes.

Les manuels coréens sont rédigés en langage parlé et le texte en écriture mongole est accompagné de transcription en lettres coréennes et suivi, à la fin de chaque paragraphe, de la traduction coréenne. L'écriture mongole, nous l'avons dit, est très conservative et malheureusement la transcription coréenne ne précise pas non plus la prononciation du texte mongol de façon satisfaisante. Nous y lisons cependant toujours *kun* pour *kümün* „homme“, *-gi* pour *-yi* (suffixe de l'accusatif), *yen* pour *-yin* et *-un* (suffixe du génitif), etc.

Voici un spécimen d'un manuel qui était bien connu à l'école des interprètes coréenne et, en chinois et en mandchou. Il porte le titre énigmatique de 蒙語老乞大 *Mong e ro keul tai* et compte 8 *pen*. Le paragraphe 9 du livre II est consacré à une conversation ayant lieu la nuit dans une auberge où un hôte, avant de se coucher, va encore abreuver ses chevaux et, en sortant, se renseigne sur les puits.

*Anda-nar<sup>1</sup> saixan kebte, bi basaču kebteke ečinem. Ger-ün ežen-dür bitegei eči, bi basa nige kereg-i martaba.<sup>2</sup> Ene mori-gi usu usulaysan ügei bile. Nigente sekkiküi-gi küliejü usu usulax-a ečiy-e. Xuduy xana bui? Tere ger-ün xoina bui. Udxuxu oboyu bainao? Güiken xuduy degesü udxur-iyar usu-gi udxun-a.<sup>3</sup> Teimübeči xuduy-yen xažaoda mori usu usulaxu čilau-yen ong-*

<sup>1</sup> *Anda* signifie ici simplement „ami“, et non pas „frère juré“; la version mandchoue porte *anda-sa*.

<sup>2</sup> En mandchou: *Boihoji bi geli emu baita-be onggoho*.

<sup>3</sup> En mandchou: *Höc'in umesi micihyan, futai tatakö-i muke-be tatambi*.

yoča bui. Eimü bolxola či udxur degesü-gi xuriaju abčire. Xuduy-yen xažaoda udxun degesü bultu bui. Bi cimadu baxan dabtaju kelenem. Kerber tere udxur usun-du jibbügügei bolxola yakinam? Či udxur urbariyulxui-gi ese čidažula udxur-yen deger-e nige toγosx-a-gi talbi. Bi meden-e, či buu sury-a.

L'autre manuel coréen de Paris, „L'explication de la langue mongole“, 捷解蒙語 *Tchyeṗ kǎi mong e* en 4 pen est tenu exactement dans le même style. Il n'est pas possible de préciser avec certitude quel dialecte représentent les deux manuels coréens, mais il n'est point douteux que c'est bien un dialecte de la Mongolie Chinoise.

Les manuels mongols de ce genre étaient beaucoup plus nombreux sous les Ts'ing que l'on ne pense, et l'on peut en trouver de nos jours partout là où jadis des écoles mongoles fonctionnaient.

J'ai rapporté plusieurs manuels manuscrits, parmi ceux-là il y a un qui fut rédigé chez les Tumut occidentaux à Koukou khoto. Incipit: *Abayai či münüken xanasa irebe? Bi gertese irebe. Buday-a idebeü? Idebe. Yamar buday-a idebe? Dabusutai noyo singgen idebe. Čadbio? Čadba. Edüge xaši ečine? Suryayuli-yin gerte ečine.*

Pour ce même dialecte de Koukou khoto signalons encore un vocabulaire sino-mongol rangé par matières et incorporé dans un ouvrage récent, consacré à la description, à l'histoire, etc. de la nouvelle province du Souei-yuan, le 綏乘 *Souei cheng* par 張鼎彝 *Tchang Ting-yi* (vol. I 14—52). La transcription chinoise des mots mongols est loin d'être impeccable, parce que, dans bien des cas, elle n'a pas suivi la prononciation, mais visiblement la forme littéraire, surtout dès qu'il s'agit des mots moins usités dans le langage parlé. La liste des noms géographiques de la province, publiée à la suite du vocabulaire parallèlement en chinois et en mongol (mais toujours en transcription chinoise) sera sans doute utile tant pour le linguiste que pour l'historien et le géographe.

Sur un autre dialecte mongol, sur celui des Xarčïn, un Japonais 施雲卿 M. Che Yun-k'ing (pseudonyme chinois) vient de publier un manuel sino-mongol à Pékin chez la maison déjà plusieurs fois mentionnée Mongγol bičig-ün qoriya. Le livre qui a pour titre *Mongγol kelen-ü qarilčïn kelelčikü üges* est le résultat de trois ans de séjour dans cette tribu. En

général dans la partie proprement dialectale, au point de vue linguistique, l'ouvrage est infiniment supérieur aux manuels Ts'ing, mais évidemment ne peut pas se comparer aux travaux dialectologiques de MM. Ramstedt et Poppe ou à ceux de Vladimircov. En grande partie, c'est l'écriture mongole qui en est responsable, écriture qui n'est pas faite pour rendre les finesses phonétiques en même temps que la valeur conventionnelle des lettres mongoles s'imposant quelque sorte à nous quels que soient les textes transmis en cette écriture. M. Che Yun-k'ing a néanmoins abandonné l'orthographe mongole conventionnelle et y a introduit des changements susceptibles de noter les particularités du langage parlé (*ḡar uḡ*). Voici une liste où il énumère lui-même certaines divergences entre l'orthographe traditionnelle et le système qu'il a suivi.

<i>abqu ügei</i> „ne pas prendre“	<i>naran</i> „soleil“ ~ <i>nar</i>
~ <i>abxuvei, abuy ügei</i>	<i>ner-e</i> „nom“ ~ <i>ner</i>
<i>ažulan-du</i> „sur la montagne“	<i>neliyen</i> „beaucoup, vaste“ ~
~ <i>aoland</i> [olɔnd]	<i>nelein</i>
<i>ayuyad</i> „ayant eu peur“ ~	<i>neliyed</i> „beaucoup, vaste“ ~
<i>ayiyad</i> [aiḡad]	<i>neleid</i>
<i>ene</i> „ceci“ ~ <i>en</i>	<i>gamiy-a</i> „où“ ~ <i>xand</i>
<i>ene činu</i> „ce ton...“ ~ <i>enčïn</i>	<i>gamiyaki</i> „d'où“ ~ <i>xandaki</i>
<i>erte</i> „tôt“ ~ <i>ert</i>	<i>qayaly-a</i> „porté“ ~ <i>xalay</i>
<i>ečiged</i> „étant allé“ ~ <i>ečiyed</i>	<i>gamiy-a-ača</i> „d'où“ ~ <i>xanas</i>
[etš'ed]	<i>gota</i> „ville“ ~ <i>χot</i>
<i>irejüki</i> „il est venu“ ~ <i>irčiji</i>	<i>basa</i> „encore, alors“ ~ <i>bas</i>
[irt'šibžj]	<i>bejing-eče</i> „de Pékin“ ~ <i>be-</i>
<i>ongyoča</i> „bateau“ ~ <i>ongyoči</i>	<i>jingges</i>
<i>ola</i> „beaucoup“ ~ <i>ol</i>	<i>bejing-dü</i> „à Pékin“ ~ <i>bejingd</i>
<i>öber-e</i> „soi-même“ ~ <i>ör</i> [ör]	<i>bayiqu činu</i> „que tu te trouves
<i>egüde</i> „porté“ ~ <i>üd</i> [ud]	(quelque part)“ ~ <i>baixčïn</i>
<i>üde</i> „midi“ ~ <i>üd</i>	<i>beye-dü</i> „sur soi, sur son corps“
<i>ülüskü üyei</i> „ne pas avoir	~ <i>beyend</i>
faim“ ~ <i>ülüsxüvei</i>	<i>bosuy-san</i> „s'étant levé“ ~ <i>bos-</i>
<i>üjisügei</i> „je verrai“ ~ <i>üjy-e</i>	<i>san</i>
[ubžje]	<i>sar-a-du</i> „au mois“ ~ <i>sard</i>
<i>üjimüi</i> „je vois“ ~ <i>üjy-e</i>	<i>sayuju</i> „il s'est assis“ ~ <i>saoji</i>
<i>nada-luy-a</i> „avec toi“ ~ <i>na-</i>	<i>siγud</i> „vite; à travers“ ~
<i>datai</i> [nadot'e]	<i>siod</i>

sigürdejü „il a balayé“ ~ sür-  
deji  
süm-e-dür „à la pagode“ ~  
sümd  
tngri „ciel“ ~ tengger  
tere „celui“ ~ ter  
tergen-dü „en char“ ~ tergend  
tende „là“ ~ tend  
čay-du „au temps“ ~ čayd  
čayiban „son thé“ ~ čaiyan  
čidaqu ügei „ne pas pouvoir“  
~ čiday ügei, čidxuwei  
čilüge „loisir; intervalle“ ~  
čülei  
čongqo „fenêtre“ ~ čongxi  
jegüjü „accrocher“ ~ jeüji  
jakiy-a „ordonnance, avis“ ~  
jixai  
jula „lampe“ ~ jol  
joγus „argent“ ~ joos  
joγus-tu ~ joosand  
yabuqui-dur „en allant“ ~  
yabxand

Cette transcription aussi grossière qu'elle soit note bien certaines particularités du dialecte *čarčïn*, p. e. le changement de certaines voyelles en *i* devant *č* et *j*: *kijü* „faire“ ~ *xiji*, *üje* „voire“ ~ *üji*<sup>1</sup> (sur cette caractéristique des dialectes mongols „méridionaux“ voir déjà Vladimircov, *Sravn. gramm.* pp. 185—6), *čongqu* „fenêtre“, ~ *čongxi*; *eči* „aller“ etc. Par contre, il ne ressort point de la nouvelle orthographe si à l'initiale il faut lire *č* ou *c*, *j* ou *j* (*dz*), si *ü* et *ö* se prononcent comme dans le *khalkha* ou comme en *kalmouk*, s'il faut lire *q* [*k*] ou *x* et enfin quelle est la valeur phonétique de la lettre *k* (*k'* ou *x*?) etc. Je tiens à attirer l'attention, entre autres, sur une spécialité de l'initiale vocalique en *čarčïn* qui

<sup>1</sup> La façon d'écrire *üji* „voir“ pour *üje* se rencontre constamment dans les xylographes imprimés dans la Mongolie Intérieure et à Pékin; elle se prête à deux contresens: 1. en mongol classique *üji* signifie „mener une vie déréglée, se débaucher“. 2. se confond facilement avec *öči* „demander, prier“.

est restée également non-marquée dans la transcription de l'ouvrage japonais: *čarčïn yos* „eau“ ~ mongol classique *usun*; *y<sup>ä</sup>* „jour de naissance“ ~ *oi*; *yö* „boire“ ~ *uyyu*; *yovq* „poulain“ ~ *unayan*; *yäilo* „pleurer“ ~ *uyila* „pleurer en criant“ *yüi* „s'ennuyer, se chagriner“ ~ *uyid*; *yorsön* „auparavant, avant“; *yätšudar* „hier“ ~ *üčügedür*; *yädžac* „plume“ ~ *üjüg*.

En outre l'ouvrage de M. Che Yun-k'ing est réparti comme suit. 1. Avant-propos (pp. 1—4), 2. *Tülüblen ögülegsen anu* (5—12), c'est ici qu'on lira la liste que nous venons de publier, 3. L'alphabet (pp. 1—3), 4. Vocabulaire sino-mongol, rangé par matières (pp. 1—63); c'est du mongol littéraire, et n'a absolument rien de *čarčïn*. 5. Conversations sino-mongoles (pp. 65—277). 6. Petits contes en mongol (*čarčïn*) suivis de traduction chinoise également en langage parlé (*pai houa*).

Spécimen de cette dernière section: „L'histoire du lion et du renard“ (pp. 283—287).

*Arsalang üneg xoyol nüxürleji xamt saoji baiχodan. Arsalang bolbala türünggin jaγ doγšin, xüčün yeχden bardamlad; üneg-yi [lire -gi] xüči tamir ügei geji yürden basamjilad baiday-a. Üneg ternei doromjilgi tesekü ügei bolbaiči, öberin xüčün tenke arsalang-i dailji čidaχu ügeigen meded, esergüčel ügei, nige sayin aray erji. Ternei xoor-i xariγuliy-a geji bodosar. xarin nige sayin aray olba. Nige edür arsalang-nai jüg eigeji xelbe: „Ay-a abayai mini, bi čimad nige sonin üge xelji üggüy-e. Ternig yajard, abayai čimatai ab adalχan nigen amitan bain-a. Ternei xelgen bolbalčïn, namandini xüčün tengseji čiday kün baibal. Tengsxei ir-e, xerber tengseji yarχu ügeibol, bür mini boγol mün-e geji omoylan xelji bain-a“ gesen-i arsalang song-sod, yeχe aor xürbe. „Ter yüm xa baina? Bi terentei xüčün tengsxei ečiy-e“ ged, üneg-yi [-gi] dayulji yabsand, üneg arsalang-i dayulji yabsar nigen xünün yeχe χudduy-nai oiralča xüred. „En dotor baina“ geji xelji ügsünd, arsalang χudduyan amsar-tar ečiji üjixüd, usun dotor baiχu ternei öberin dürsen üjiiyed, „östen dayisun en mün-e“ geji sanad, aor xüregüden xüxe joγdaran segsüren, xüligen debegčïn, soyoyan irčeiliiyed, eldeb jüiler baidal sür üjiülsen-i usun dotor bas terentei adali ašalji baiχi üjiiyed, neng omoy üdülsen-den χudduyan dotor-a xarain orsan darui utasun ügei üxüčibe.*

De même parmi les sources écrites des dialectes mongols de la Mongolie Chinoise il faut ranger quelques documents mongols en écriture tibétaine. Dans les lamaseries cette écriture est d'usage courant et trop souvent la seule que l'on sache. Il n'y a rien de plus naturel, à ce que les lamas pour faire les notes, les comptes de leurs besoins quotidiens, ne sachant pas l'écriture mongole, se servent de celle des Tibétains tout en conservant leur propre langue. En dehors de ces notes sans grande valeur au point de vue qui nous occupe ici, il existe à chaque lamaserie d'autres textes mongols en écriture tibétaine, d'une longueur considérable, qui servent à initier les jeunes pupilles mongols à l'écriture tibétaine en leur épargnant la difficulté d'une langue étrangère. Or, le mongol de ces manuscrits n'est que rarement classique et nombre de provincialismes y sont admis et dans le vocabulaire et dans la prononciation.

Une pièce officielle quelconque de ce genre, et que j'ai copiée à Lama miao est terminée ainsi: *'E-čhis hos-thi* [qoyitu] *mur-dur por-hon-nu gu-the-gi 'ol-go-hi čor-lag yor-gel* [irügel] *ther-gu-then-ni-gi 'a-bral-lu de-ge-tu bla-ma yi-hi-len* [ekilen] *'o-lun hur-li ge-gen-then nig-gul-lis-yi 'ag-gar 'e-čhe 'a-bral-da-ga 'thol-ded-ču 'as-dun 'as-la.*

Un autre manuscrit mongol de chez les Tumut Orientaux en écriture tibétaine que je connais offre moins d'irrégularités, Incipit: *'Er-khe-tu pel-ke pi-lig the-gu-sug-sen 'or-du khar-ži-'e-čhe* etc.

J'ai rapporté un xylographe tetraglotte provenant de Koumboum, un dhāraṇī en quatre langues, mais en écriture tibétaine, dont une partie est la version mongole. Le xylographe est intitulé *Zlos gar gyi bstan bčos yan dag lam du bkri ba'i rol rced čes bya ba*; la lecture des 16 feuillets est un vrai jeu de patience: chaque phrase est répétée en sanscrit, en tibétain, en chinois et en mongol. Le chinois est extrêmement difficile à reconstituer, même à reconnaître, parfois. Le mongol n'offre, malheureusement aucun intérêt au point de vue linguistique: c'est la langue littéraire transcrite tant bien que mal en tibétain.

Il est convenu de parler de nos jours d'un „dialecte oriental“ du mongol, ou d'un „mongol méridional“, pris à peu près au même sens par Vladimircov et par d'autres. Or, il n'en

est rien, dans l'ancienne Mongolie Intérieure on ne parle pas une langue mongole unique, caractéristique et valable pour tout ce vaste territoire, mais plusieurs dialectes bien distincts. Fait important: le plus souvent c'est le vocabulaire qui diffère sensiblement d'un dialecte à l'autre. Quant aux dialectes que j'ai étudiés spécialement, ils forment les groupes suivants: 1. čaxar, 2. xarčïn, 3. ognut-ōxan, 4. tumut oriental. Aussi bien pour ces dialectes que pour d'autres que je connais de l'ancienne Mongolie Intérieure il faut retenir un phénomène phonétique général, c'est d'avoir maintenu dans la prononciation les č (*tš*) et j (*dž*) dans tous les cas, même là où le khalkha les avait changés en *ts* et en *dz*, p. e. *čaxar* „papier“ ~ khalkha *ts'ās*, *xarčïn* *tš'ās*, *jaxun* „cent“ ~ kh. *dzū*, ognut, *xarčïn* *džō*, *jegün* „est“ ~ *xarčïn* *džūnbē*, ognut, *ōxan* *džūnt'e*.

En dehors des dialectes ci-dessus mentionnés, j'avais procédé à des recherches touchant deux autres dialectes mongols de la Mandchourie Septentrionale: le barga et le dahour. Les détails de ces recherches nous entraîneraient trop loin, je dois donc me borner cette fois à une seule question, à savoir à celle de l'*h* initiale du dahour. M. Pelliot dans son étude magistrale sur „Les mots à *h* initiale aujourd'hui amuie dans le mongol des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles“ a souligné l'importance, et a mis à profit, à côté de certains dialectes mongols du Kan-sou, aussi le dahour. Sur ce dialecte il n'y avait jusqu'alors que le livre assez médiocre de Ivanovski qui nous laissait des doutes même sur une question aussi importante que la parenté de cette langue. En 1930 a paru le „Dialecte dahour“ (Дарурское наречие) de M. Poppe qui a réussi à tirer au clair que le dahour appartient aux dialectes mongols purement et simplement et que ses éléments mandchous et tongous sont des emprunts faits à ces langues. Chose non moins remarquable, dans le dialecte de Hailar décrit par M. Poppe les mots à l'ancienne *h* initiale ne comportent pas la *χ* initiale connue d'après Ivanovski. Le travail de M. Poppe est basé sur un seul dialecte, entièrement différent de ceux de Ivanovski, sur celui des Dahours de Hailar, établis à Ulan bator khoto (Ourga) où il les avait rencontrés en 1926 et avec plusieurs d'entre eux il travailla pendant un mois les matériaux de son livre. Grâce à l'obligeance de M. Poppe, qui m'envoya son livre à Hailar, j'étais en mesure de vérifier sur place ses données et de voir qu'elles sont d'une compétence et

d'une précision habituelles chez lui; de même, je pouvais insister sur certains points qui me paraissaient douteux. J'ai étudié presque tous les dialectes dahours (excepté celui d'Aigoun). Or, je n'ai trouvé qu'un seul dialecte où l'*h* initiale primitive soit amuie, celui du Batkhan (Butha) oriental; les Dahours qui parlent à peu de chose près le même dialecte à Hailar et aux environs (à Si-t'ouen et à Nan-t'ouen) sont des colons venus de cette même partie du Batkhan à partir de 1732.

Je compte revenir prochainement sur quelques problèmes que posent les dialectes dahours, mais dès maintenant je crois bon d'établir la liste suivante encore tout provisoire des mots dahours de ma collection à l'ancienne *h* initiale, actuellement *χ*, sans autre distinction. Je citerai les mots d'après le dialecte de Tsitsikar, ceux qui n'ont pas été relevés chez M. Pelliot, seront marqués d'un astérisque; P. renvoie aux n<sup>os</sup> du mémoire de M. Pelliot.

- \*1. *χalçv* „paume de la main“, mo. *alaya*, P. n<sup>o</sup> 11;
- \*2. *χαηçv* „être altéré“, mo. *angya-*, P. n<sup>o</sup> 4;
- 3. *χarβv* „dix“, *χarββ*, mo. *arban*, P. n<sup>o</sup> 1;
- 4. *χasō-*, *χαθō-* „demander, interroger“, mo. *asayu-*, P. n<sup>o</sup> 6;
- \*5. *χék'γ* „tête“, mo. *ekin*, P. n<sup>o</sup> 12;
- 6. *χélacα* „foie“, mo. *eligen*, P. n<sup>o</sup> 14;
- 7. *χérçī* „pouce“, mo. *eregei*, P. n<sup>o</sup> 13;
- 8. *šič'γ-* „avoir honte“, No-ho: *χιč'γ-* mo. *iče-*, P. n<sup>o</sup> 24;
- 9. *χovv* „étoile“, mo. *odun*, P. n<sup>o</sup> 33;
- 10. *χo* „année“, mo. *on*, P. n<sup>o</sup> 32;
- \*11. *χοαçv* „court“, mo. *oqor*, *oqar*, P. n<sup>o</sup> 89;
- \*12. *χorč'ā-* „traduire, faire tourner, révolter“, mo. *orčiyu-*, P. n<sup>o</sup> 35;
- \*13. *χovžōr* „racine“, mo. *iγayur*, P. n<sup>o</sup> 45;
- \*14. *χoalv* „amadou“, mo. *uula*, *ula*, P. n<sup>o</sup> 91;
- 15. *χulā* „rouge“, mo. *ulayan*, P. n<sup>o</sup> 47;
- \*16. *χollv* „lèvres“, mo. *uruyul*, P. n<sup>o</sup> 51;
- \*17. *χuçar* „boeuf“, mo. *üker*, P. n<sup>o</sup> 77;
- \*18. *χunac* „renard“, mo. *ünegen*, P. n<sup>o</sup> 63;
- 19. *χusa* „cheveux“, mo. *üsün*, P. n<sup>o</sup> 62;
- \*20. *χunγ* „fumée“, mo. *ünin*, P. n<sup>o</sup> 69;
- \*21. *šinē* „rire“, mo. *iniye-*, Bordo: *χinē*;
- \*22. *šulū* „surplus“, Bordo, Mergen: *χulū*, mo. *ilegüü*, P. n<sup>o</sup> 64;

- \*23. *χυηk'a* „serviette“, ma. *fungku*, id.;
- \*24. *χvt'ā* „fumée“, mo. *utayan* [*χ* secondaire?];
- \*25. *χumba* „se baigner“, mo. *umba-* [*χ* secondaire?];
- \*26. *χésərg* *t'ésərg* „çà et là“, mo. *esergü tesergü*;
- 27. *šig* „grand“, No-ho: *χixə*, mo. *yeke*, dIv. *χige*, *γige*;
- 28. *šilas* „fil“, No-ho: *χilas* dIv. *šilazu*, d. Poppe *ilās* [P. p. 251; Mostaert—de Smedt, *Anthropos* XXV, 805 suiv. P. Pelliot, *T'oung Pao* XXVIII, p. 112];
- 29. *χusaç* „parole“, mo. *üsüg* „lettre“ [la *χ* est d'apparition secondaire, P. p. 248];
- 30. *χunvār* „haut“, mo. *öndür* [Cf. P. p. 248];
- 31. *χolvηk* „sac“, ma. *fulça*, d. Poppe *olöηçö*.

#### IV.

Dès que les Mongols apparaissent à l'horizon du monde chinois, débutent les premières informations de l'historiographie chinoise sur ces redoutables „barbares du Nord“, et à partir de Gengis khan elles deviennent systématiques et prennent une ampleur imposante. L'intérêt des Chinois à l'égard des Mongols n'a pas diminué après la chute de la dynastie Yuan et a encore augmenté après les Ming avec l'avènement des Ts'ing.

Aux *sino-mongolica*, de cette richesse inestimable, revient donc une place importante dans les études mongoles qu'il s'agisse de l'histoire ou de l'ethnographie, voire même de la linguistique.

Dans les recherches historiques, on s'en rendit compte bien vite, c'est dans ce domaine qu'excellaient Palladius et Bretschneider sans citer d'autres noms; à propos du livre sur les Comans de Marquart M. Pelliot défendit brillamment cette thèse et montra qu'en les négligeant dans les études historiques sur l'époque mongole à quel point peuvent être induits en erreur les mieux avisés.

Il en est de même de la linguistique. Prenons l'époque ancienne, celle du vieux mongol dont nous sommes assez mal renseignés, qui est surtout pauvre en matière de documents mongols proprement dits. Or, le rôle des monuments mongols en écriture chinoise et des gloses mongoles dans des ouvrages, inscriptions, édits etc. chinois est capital pour cette époque.

On connaissait depuis longtemps l'*Histoire Secrète des Mongols* en transcription chinoise (une partie du texte mongol rétabli, en transcription russe en a même été publiée), ainsi on savait que Pozdneev avait déjà édité, sans commentaire, il est vrai, un vocabulaire sino-mongol, probablement des Ming dans ses *Lekcii po istorii mongol'skoï literatury*. Cependant, ces tentatives n'eurent pas de suite et on ne leur attribuait aucune valeur spéciale. A M. Pelliot revient le mérite d'avoir reconnu l'extrême importance de ces documents aussi bien pour l'histoire de la langue mongole que pour celle des langues altaïques et de les avoir fait intervenir dans les études linguistiques ce qui amena forcément de nouveaux résultats inattendus.

Mais, il est impossible d'aborder dans ce bref exposé une aussi vaste question que celle des *sino-mongolica*; nous devons commencer par éliminer tout ce qui touche spécialement l'histoire et nous borner à quelques remarques supplémentaires sur ce que M. Laufer disait dans son esquisse sur la littérature sino-mongole.

L'édition sino-mongole de 1908 du *Yuan tch'ao pi che* est toujours facile à se procurer à Pékin; au Lieou-li-tch'ang on peut tomber aussi sur des manuscrits, pas trop vieux de certaines parties de l'ouvrage, p. e. sur celle des chapitres supplémentaires.

Aux vocabulaires sino-mongols énumérés (*Journ. As.* 1925 I, 198—199) et usités par M. Pelliot on peut en adjoindre d'autres. Un nouveau *Houa yi [Tche yuan] yi yu* manuscrit vient d'être découvert à Pékin, il diffère entièrement de celui écrit entre 1368—1389 et réédité en 1918 à Changhai.<sup>1</sup> Une édition philologique en sera préparée par un mongolisant russe à Pékin. Je tiens à mentionner encore un autre vocabulaire sino-mongol incorporé dans le *八紘譯史 Pa hong yi che* (ch. 4); malheureusement, mes notes concernant l'auteur etc. se sont égarées; mais, si je ne me trompe pas c'est un extrait ou le vocabulaire en entier est repris d'un ouvrage plus ancien, et Devéria déjà en avait fait état dans son livre si rare sur le Collège des Interprètes. (A la bibliothèque du Pei-t'ang à Pékin il en existe un exemplaire complet, avec tous les suppléments, spécimens d'écri-

<sup>1</sup> Je n'ai pas vu W. Fuchs, *Remarks on a new „Hua-i-yü“, with two plates, Bulletin of the Catholic University of Peking, n° 8, pp. 91—97.*

tures). Or, dans la partie consacrée au calendrier, le „nouveau“ est rendu par 失你桓 *che ni houan (šini hon)*.<sup>1</sup>

Pour ce qui est de la lexicographie sino-mongole de date récente, parmi ceux qui ont vu le jour ces dernières années, le plus remarquable est incontestablement le *Mongyol nangkiyad üsüg-ün toli bičig* ou *Mong han tseu tien* (éd. du M. B. Q.). Et, pourtant, ce n'est pas un nouveau dictionnaire, mais la simple réimpression du célèbre *Mongyol üsüg quriyaysan bičig*, à moins que le mandchou n'y figure plus. Ce dernier était d'ailleurs trop coûteux encore que depuis longtemps introuvable. La nouvelle édition est de 2 volumes in-8 (256 feuillets) au lieu des 16 volumes in-4 de la somptueuse édition de 1891. Les mots sont rangés par ordre alphabétique; les deux volumes sont très maniables et très lisibles, étant imprimés en caractères mobiles comme presque toutes les publications du M. B. Q.

Le *Mongyol nangkiyad üsüg-ün toli bičig* ne repose pas directement sur l'édition de 1891, mais sur un *蒙文字典 Mong wen tseu tien* lithographié et publié en 10 volumes (I—VII vols pp. 1484, VIII—X vols. pp. 822 et 2) où la contre-partie mandchoue a déjà été omise.

En outre, chez le M. B. Q. a paru un autre dictionnaire sino-mongol, rangé par matières, également en deux volumes

<sup>1</sup> Ce vocabulaire est intéressant aussi pour son calendrier, plus exactement pour les noms mongols des 12 mois que voici: 1<sup>er</sup> mois *hou-pi sa-la* [xubi sara], 2<sup>e</sup> m. *hou-tchö-eul sa-la* [xuŋir sara], 3<sup>e</sup> m. *wou-ko-le-tchen sa-la* [ügeljin sara], 4<sup>e</sup> m. *k'o-k'o-yi sa-la* [kökö'i sara], 5<sup>e</sup> m. *wou-ko-lou sa-la* [? ügerü sara], 6<sup>e</sup> m. *wou-yi-lou sa-la* [ü'irü sara], 7<sup>e</sup> m. *tchan-lan sa-la* [je ne vois pas de reconstitution évidente, peut-être le premier caractère est-il fautif; les formes correspondantes dans d'autres sources: *uran, yuran, čayan*]. 8<sup>e</sup> m. *che-hou sa-la* [?], 9<sup>e</sup> m. *hou-tcha'a sa-la* [xuča sara], 10<sup>e</sup> m. *k'o-le-t'ou-eul sa-la* [?], 11<sup>e</sup> m. *yi-tö-le-hou sa-la* [?], 12<sup>e</sup> m. *k'o-k'o-le-eul sa-la* [kököler sara]. Cf. W. Kotwicz, *O chronologii mongolskiej, Rocznik Orjentalistyczny* II, 220—239; surtout pp. 224—235. Cf. encore les variantes dahoures (p. 71) et kalmoukes (p. 301) de Witsen, *Noord en Ost Tartarye*, 1785: dahour *koeran sará* (kalmouk *kuran s.*) „mars“ d. *boegoe s.* (k. *buhu boegoe s.*) „avril“, d. *doelan s.* (k. *dulan s.*) „mai“, d. *ekki boergan*, (k. *jihy* ou *jeki burchan sara*) „juin“, d. *baga boergan s.* (k. *baha* ou *baga burchan s.*) „juillet“, d. *goetscha s.* (k. *houcza s.* ou *goera s.*) „août“, d. *koë oebi boergan* (k. *kuubi* ou *koëjoëby s.*) „septembre“, d. *kodzir boergan* (k. *kodztier s.*) „octobre“, b. *edzin* (k. *edztzin s.*) „novembre“, d. *kokoek* (k. *kocuc* ou *kokoek s.*) „décembre“, d. *oelar s.* (k. *utar* ou *oelan s.*) „janvier“, d. *oesken s.* (k. *ushier* ou *ousken s.*) „février“.

in-8 (240 feuillets), le *Mongyol udq-a-yin jüil qubiyaysan bičig* ou en chinois 蒙文分類辭典 *Mong wen fen lei ts'ö tien*. Il n'est qu'une réédition réduite en mongol et en chinois d'après l'un ou l'autre des dictionnaires polyglottes rédigés par ordre de l'empereur et dont le plus connu est le Sseu t'i ho pi wen kien. Mais j'ai vu aussi un 三體合璧文鑑 *San t'i ho pi wen kien* (*Ilan hacin hergen kamciha buleku bithe* ou *Furban jüil-ün üsüg qabsuruysan toli bičig*), lithographié à Hailar, sans le tibétain. Un autre vocabulaire triglotte est celui de Pékin, en 4 pen, lithographié; il est intitulé 三合類編 *San ho lei pien* ou de son titre mandchou *Ilan hacin-i gisun-be kamcibume hacin banjibuka bithe*, en mongol *Furban jüil-ün üges-i qabsuryaju jüil jokiyaysan bičig*.

Le 新出對像蒙古雜字 *Sin tch'ou touei siang mong kou tsa tseu* représente parmi les vocabulaires sino-mongols un type curieux, c'est un vocabulaire illustré, de façon d'ailleurs assez primitive, l'écriture mongole en est déformée sous la main du graveur ne connaissant pas cette écriture jusqu'à être indéchiffrable; seule, la transcription chinoise des mots mongols est correcte.

J'ai rapporté un vocabulaire mandchou-chinois-mongol manuscrit malheureusement incomplet, en 2 pen, mais où le mongol est suivi dans beaucoup de cas de gloses kalmoukes en rouge.

Pour les écoles mongoles existant en Chine le M. B. Q. a publié un livre de premières lectures mongoles avec traduction chinoise en 8 pen, le 蒙文教科書 *Mong wen kiao k'o chou*, de son titre mongol *Mongyol udq-a-yin suryaqu bičig*. Le livre a eu deux éditions, la 1<sup>ère</sup> en 1923 et la 2<sup>de</sup> en 1927. Les auteurs sont 伊德欽 Yi Tö-k'in et 汪容昌 Wang Jouei-tch'ang. Le manuel est intéressant en tant qu'il renferme bon nombre de néologismes calqués pour la plupart sur le chinois (cf. les leçons sur les corps physiques, la photographie, la locomotive, les microbes, les grandes puissances, etc.).

Entre les dictionnaires chinois-mongols, nous ne pouvons citer qu'un seul, la traduction mongole du bien connu 五方元音 *Wou fang yuan yin* éditée sous le titre de *Tabun jüg-ün ayuu ayalyu bičig* par le M. B. Q.

Quant aux classiques confucéens, ce sont les „Quatres livres“ qu'on connaissait le mieux en mongol. Quoique M. Laufer n'a connu aucune traduction mongole des *Sseu chou*, il en existait

plusieurs auxquelles le M. B. Q. vient d'ajouter une nouvelle édition intitulée *Dörben baysi-yin bičig* ou 蒙漢合璧四書 *Mong han ho pi sseu chou*. Plusieurs traductions mongoles circulaient dans les écoles mongoles du *San tseu king* et du *Ts'ien tseu wen*, les plus connus de tous les manuels des écoles primaires sous l'ancien régime. En ce qui concerne le premier, citons l'importante édition triglotte, avec commentaires, le *Man mong han pi san tseu king tchou kiai*, en mongol *Manju mongyol üsüg-iyer qabsurun tayilyusan san çi ging-un bičig*, en mandchou *Manju monggô hergen kamcime suhe san ze ging ni bithe* en 4 pen, 156 feuillets (cf. P. Pelliot, *T'oung Pao* 1925, p. 93). En ce qui concerne les *Ts'ien tseu wen*, on ne savait rien d'une traduction mongole avant M. Hauer [*MSfOSp* XXVIII, *T'oung Pao* XXIV. 179], il y en avait cependant plusieurs, la plus accessible est une „nouvelle traduction“ des Mille mots, publiée à Pékin, le 新譯蒙漢千字文 *Sin yi mong han ts'ien tseu wen*, en mongol *Sin-e orčiyuluysan mongyol irgen* [= chinois] *mingyan üsüg bui*.

Évidemment il ne peut pas manquer une nouvelle édition d'un manuel du mandarin, le *Alban bičig-ün čiqula quriyangrui* (Éd. M. B. Q.)

Les ouvrages historiques non romancés ne sont pas des plus recherchés en mongol, néanmoins le M. B. Q. vient de publier deux livres de ce genre, le 遼史紀事本末 *Leao ché ki che pen mo*, en mongol *Liyoo ulus-un eki aday-un kereg-i temdeglegsen šastir*, (4 pen) et la même chose sur la dynastie des Kin, le 金史紀事本末 *Kin che ki che pen mo* ou *Altan ulus-un eki aday-un kereg-i temdeglegsen šastir* (5 pen). Il est important pour l'étude de l'histoire mongole de Sanang Sečen la nouvelle édition du 譯注蒙古源流 *Yi tchou mong kou yuan lieu* par le M. B. Q.

Les „romans“ chinois sont très populaires chez les Mongols. Depuis longtemps plusieurs de ces romans étaient traduits en mongol et l'intérêt n'a pas diminué de nos jours: les rééditions modernes en sont les témoins. Le M. B. Q. a réédité en traduction mongole les suivants: le *San kouo tche* ou *Furban ulus-un teüke*, le 聊齋志異 *Leao tchai tche yi* et le 蒙文西漢演義 *Mong wen si han yin yi* ou *Barayun qan ulus-un teüke*. Dans tous les yamen et temples mongols on trouve par dizaines les romans chinois en traduction mongole, malheureusement ils sont

souvent mutilés ou incomplets de quelques *pen*. Parmi ceux que j'ai vus le plus fréquemment se trouvent encore le Si yeou ki et le 今古奇觀 Kin kou k'i kouan.

Mais les anciens classiques et les anciennes lectures doivent céder le pas à l'énorme poussée de la propagande républicaine ou plutôt à celle du parti Kouo min t'ang. Dans les milieux dirigeants de Nankin on cherche, de plus en plus inquiet, la voie de communiquer les doctrines du parti aux „peuples frères“, les Mongols, les Tibétains etc. et dans leur propre langue, pour les gagner à leurs fins. C'est, sans doute, une tâche ingrate; car, en Mongolie Chinoise le peuple lit peu pour son plaisir.

Le chef-d'oeuvre de cette propagande, les *San min tchou yi* de *Soun Yat-sen*, le „Père de la révolution“, est traduit *in extenso* en mongol, de plus, il en existe un abrégé mongol (Éd. M. B. Q.) Son „Testament“ doit introduire toute publication officielle ou subventionnée par le Gouvernement en langue mongole.

C'est dans le but de propagande que paraissent les journaux mongols p. e. le 綏遠蒙文週報 Souei yuan mong wen tcheou pao ou *Sui yuwan-u mongγol üsüg-iyer doluyan edürbüri γaryaqu sedkül*, paraissant une fois par semaine à Souei-yuan, le *Mongγol udq-a-yin γaray-un oi-tu daruqu sedkül*, paraissant à Pékin. Il est intéressant de voir que le journal officieux du yamen mongol à Hailar, le *Ice donjin-i boolabun* paraît non pas en mongol, mais en mandchou qui y est resté toujours la langue officielle; les avis publics p. e. sont promulgués dans cette ville en chinois, en mandchou et en russe.

On publie à Nankin la revue hebdomadaire 蒙藏週報 Mong tsang tcheou pao ou *Mongγol töbed-ün dolon (sic) edürün sedkül* et le Mong kou siun k'an ou *Mongγol-un arban edür-ün darumal*. Il est de beaucoup le plus remarquable le 蒙旗旬刊 Mong k'i siun k'an, ou *Mongγol qosiyun-dur darqayagu arban edür-ün darumal*, publié sous les auspices de Tchang Hiue-leang à Moukden; cette revue renferme beaucoup d'informations précieuses sur les tribus de la Mongolie Chinoise contemporaine.

## V.

Ce qui m'a préoccupé le plus durant tout le voyage et ce que j'ai tâché de ne jamais perdre de vue c'était le lamaïsme, tel qu'il est connu et pratiqué de nos jours chez les Mongols

de la Mongolie Chinoise. Il ne sera cependant rendu compte maintenant que du côté strictement philologique de ces recherches, tout comme dans les paragraphes précédents; je ne dirai donc rien ici des cérémonies lamaïques, des pratiques religieuses, etc.

La première question que j'ai dû aborder c'était celle des collections canoniques traduites en mongol.

Depuis longtemps, il n'était plus problématique que le Kanjur a bien été traduit en mongol et que cette traduction faite du tibétain (les traductions déjà existantes n'étaient que retouchées par la commission chargée de ce travail) a réellement été imprimée à Pékin, un peu plus tard, sous K'ang-hi. On était moins d'accord sur un détail pourtant important: fut-il imprimé le Kanjur mongol au complet, ou l'impression des derniers volumes demeura-t-elle inachevée? C'est cette dernière hypothèse d'ailleurs que laissa supposer également l'exemplaire du Kanjur mongol imprimé, rapporté à la Bibliothèque Nationale de Paris par M. Pelliot. Selon un catalogue manuscrit du Fonds Mongol, comme je l'avais déjà dit (p. 23 note 1), le Kanjur mongol imprimé de Paris est incomplet, malgré ses 115 volumes. Malheureusement, ce sont précisément les premiers et les derniers volumes de l'exemplaire de Paris que je n'avais pas utilisés, je ne suis donc pas en mesure d'expliquer l'erreur dudit catalogue. Car il n'y a pas de doute possible: le Kanjur mongol a été imprimé au complet et l'exemplaire complet ne compte que 108 volumes.

Voici la répartition du Kanjur mongol imprimé.

*Dandr-a* [Rgyud], vols. 1—25.

*Yum* [Yum], vols. 26—37.

*Qorin tabun mingyatu* [Ñi šu lña pa], vols. 38—41.

*Arban naiman mingyatu* [Khri bgyad], vols. 42—45.

*Naiman mingyatu* [bRgyad stoñ pa], vol. 46.

*Eldeb bilig baramid* [Šer phyin], vol. 47;

*Erdeni dabqurliy* [dKon brcegs], vols. 48—53;

*Olanggi* [Pal šhen], vols. 54—59;

*Eldeb* [mDo], vols. 60—92;

*'Dulv-a* ['Dul ba], vols. 93—108.

Au volume 108 est incorporé un supplément en 8 sections contenant les catalogues et autres listes et traités extrêmement importants pour l'histoire du Kanjur mongol imprimé.



I. *Qayan-u bičigsen mongγol ganjur-un orusil*. Avant-propos impérial.

II. *Boγda ežen qamuy amitan-u tusa-yin tula seyilgejü üiledügsen mongγol ganjur-tur ežen-ü bičigsen töbed ganjur-un qarčay bičig-ün yosuγar oruγulju bičiküi-eče öber-e blam-a baysi-nar-bar: töbed-ün yosuγar burqan-u ögede bolju iregsen: nom-i nomlaysan-u ündüsün esi terigüten-i jokiyān bičigsen qarčay*. Biographie du Bouddha. Histoire du bouddhisme en Chine, au Tibet, en Mongolie. Histoire du Kanjur mongol imprimé. Catalogue du Kanjur mongol imprimé. Liste des collaborateurs.

III. Avant-propos impérial chinois, avant-propos de la commission.

IV. Catalogue chinois.

V. Avant-propos impérial tibétain.

VI. Catalogue tibétain.

VII. Avant-propos impérial mandchou.

VIII. Avant-propos mandchou de la commission. Catalogue en mandchou. Liste des collaborateurs.

Pour les études bouddhiques et spécialement pour l'étude du Kanjur tibétain ne peut pas être indifférente la version mongole imprimée du canon tibétain. Son utilité est d'autant plus réelle qu'en ce moment plusieurs exemplaires facilitent les recherches des érudits. Je mentionnerai l'exemplaire de Paris qui est le plus accessible d'entre tous, en dehors de l'Europe un exemplaire s'en trouve à la bibliothèque du Comité Scientifique d'Ulan bator hoto (Ourga), un autre à la bibliothèque d'un Institut de recherches bouddhiques appartenant à une université américaine et l'on peut espérer que tôt ou tard aussi le Kanjur mongol imprimé du Mahākāla miao à Pékin entrera dans ce nombre. Très probablement il y en a des exemplaires aussi au Japon.<sup>1</sup>

Tous les exemplaires que j'ai examinés dans des lamaseries mongoles et ceux de Paris et de Pékin étaient complètement identiques, y compris les petites peintures iconographiques exécutées à la main sur la première et la dernière planches de

<sup>1</sup> Un Kanjur mongol et un Kanjur mandchou ont péri dans le cataclysme de Tôkyô en 1923; cf. l'article de M. Naitô Torajirô publié dans le *Geimon*, 1924 n° 3 (référence de M. Pelliot, *T'oung Pao* XXIII, 1924, pp. 284—285), réédité en 1929 dans son *Dokushi sôroku*, pp. 273—308, voir P. Pelliot, *T'oung Pao* XXIX (1932), p. 194.

chaque volume; la seule divergence que j'ai observée c'est que le ton des couleurs n'était pas le même dans tous les cas.

Pendant mon voyage, j'ai préparé le catalogue du Kanjur mongol imprimé, le manuscrit en est déjà prêt à l'impression. Mon *Catalogue* contiendra le titre de chaque traité en mongol, en sanscrit, et en tibétain, j'ai marqué partout la pagination des *keseg* (*bam po*) et le nombre des *bölüg* (*le'u*), ensuite je publie le texte tout entier des colophons, aussi bien de ceux qui ont été traduits du tibétain que de ceux rédigés à l'origine en mongol. A la fin du catalogue suit l'index des titres mongols et tibétains et celui des auteurs, des traducteurs etc., indiens, tibétains et mongols, des noms géographiques et finalement un index iconographique.

Malgré ses nombreux catalogues le Kanjur tibétain est loin d'être suffisamment connu et multiples sont les problèmes et méprises dans l'interprétation des colophons qui sont en outre rédigés en un langage souvent difficile ou même obscur. On n'a pas encore signalé, p. e. que le sutra *Vimalaprabhāpariṣeccha* (Beckh p. 41 n° 11; Ôtani p. 319 n° 835), en mongol *Kkir ügei gerel-tü-yin öčigsen* (*Eldeb* XVI, 11; n° 917) se rapporte à Khotan (*Li ulus*) et à d'autres peuples contemporains (*sum-pa, 'a-ža, kitad*) quoique tous les textes concernant Khotan aient été réunis en une étude de M. F. W. Thomas (*Asia Major* II, p. 251 suiv; cf. *T'oung Pao* XXVII, pp. 162—163). Il est vrai que le *Vimalaprabhāpariṣeccha* n'est pas d'un contenu plus historique que p. e. le *Gośṛṇavyākaraṇa*.

Enfin, pour se rendre compte de ce que peut apporter la traduction mongole à l'intelligence du texte des colophons, examinons quelques cas p. e. ceux qu'a touchés dernièrement M. Pelliot dans sa note sur le catalogue du Kanjur tibétain de l'Ôtani Daigaku Library (*T'oung Pao* XXVIII, pp. 104—108).

Dans sa critique sur le catalogue de Beckh, M. Laufer a déjà montré (*J. R. A. S.* 1914, 1134—1139) que Beckh avait mal coupé et mal lu le nom d'un couvent, le lieu de la traduction du *Srīḍākārṇava* (*Rgyud* III, 1; Beckh p. 76a). Beckh écrit en effet: „Ort der Uebersetzung: das grosse Zauberkloster (*grub-pahi gtsug lag khañ chen po*) Yu-tuñ-lhan in Nepal (*bal-yul*)“. Selon M. Laufer *-lhan* ne fait pas partie du nom, mais se lit avec les mots suivants (*lhun gyis grub p'ai gcug lag khañ „monastère miraculeux“*). De plus, toujours selon M. Laufer,

*Yu-tuñ* est une fautive leçon au lieu de *Yu-ruñ*. M. Pelliot fait remarquer que le catalogue de l'Ōtani Daigaku Library a commis la même faute en écrivant *Yu-tuñ-lhun* (n° 19, p. 8). Dans les *Addenda et corrigenda*, parus dans la 3<sup>ème</sup> livraison du catalogue, peu après le compte-rendu de M. Pelliot, *Yu-tuñ-lhun* est déjà corrigé (p. 474) en *Yu-ruñ* avec la remarque qu'à l'origine il était (ou il fallait lire?) *Yu-tuñ*. Or, voici le passage en question du Kanjur mongol (n° 18): *Čoytu balbo-yin oron siddhi-ten-i degedü yeke oron Yu-dung öbesüben bütügsen yeke süm-e-dür* etc. M. Laufer n'avait pas dit ses raisons de corriger *Yu-tuñ* en *Yu-ruñ*; si ce n'est qu'à la foi de l'exemplaire Derge qu'il avait sous les yeux, je crains qu'il ne faille renoncer à cette lecture. En effet, l'édition rouge (de Pékin) du Kanjur tibétain porte nettement *Yu-tuñ*, le Kanjur mongol, indépendant de ce dernier, est de même en faveur de *Yu-tuñ*. De plus, le lieu de la traduction d'un traité du Tanjur est également „le Vihāra de Lhun-gyis grub-pa [Nirabhoga] à *Yu-tuñ*, dans la ville de Yambu [Svayambhu], au Népal“ (Cordier II, p. 31).

Mais il n'est pas douteux que c'était une erreur de faire intervenir *lhan* (*lhun*) dans ce nom. Et le soupçon de M. Pelliot n'était que trop fondé de voir la même faute chez Beckh à la p. 85b (*Rgyud* t. V, 12). Le lieu de la traduction n'est pas indiqué dans le catalogue Ōtani. Confrontons la traduction ou plutôt l'abrégé du colophon selon Beckh et le texte mongol:

Übersetzer: der indische Gelehrte Sujanaśrījñāna, der tibetische Übersetzer (sgra · sgyur · gyi · lo · tstsha · ba · chen · po) Lama Bikhṣu Ži bahi hod. Ort der Übersetzung: das ruhmreiche Kloster der Zauberadep-ten Dpe · med · lhun im heiligen Lande Tho · liñ · sñiñ · po (thugs · dam · sahi · sñiñ · po · dpal · dpe · med · lhun · gyi · grub · pahi · gtsug · lag · khañ)

*Žirūken kiged yaġar-un žirūken Toling<sup>1</sup> žirūken čoy-tu ülesi ügei žibqulang-iyar bütügsen: süm-e keyid-tur enedkeg-ün ubadini Sujanaśrījñāna kiged töbed-ün ubadini daġun-i orči-γuluγči yeke Lha bčas pa blam-a ayar-q-a tegimlig Amurlingγu-yin gerel [Ži ba'i 'od] -ün emün-e-eče orčiγulju* (n° 80).

<sup>1</sup> *Tho-liñ* est fort bien connu; cf. encore Beckh p. 97a, Ōtani p. 52 n° 137, Kanjur mongol n° 134. Dans le Tanjur, Cordier II, 153, 360, 364, III, 197, 199, 305, 327, 336, 401, 412, 462. Anciennement *mTho-liñ*, pays de

La divergence entre les deux textes est assez instructive, mais nous nous contentons maintenant de constater que le lieu de la traduction s'appelle „le couvent miraculeux de *dPal dpe med* [*Čoy-tu ülesi ügei b. k.*].

La même erreur revient chez Beckh une fois de plus à la p. 95b (*Rgyud* XI, 2)<sup>1</sup>:

Im Auftrage des mächtigen Erketü degedü eġen Khri-sroñ Herrschers Khri · sroñ · lde · lde-bcan-u jarliġ-un ġasay-iyar: btsan im Zäuberklöster Dpal · Čoytu üliger ügei öbesüben dpe · med · lhun von dem i. G. bütügsen buġar keyid-tür ened- Kumāravajra und Ra byid lo keg-ün ubadini Kumāravajra tstsha ba übersetzt. kiged Rabġing locchava-bar orčiγulbai.

Le monastère de *dPal dpe-med lhun-gyis grub-pa* [Śriānupamanirabhoga], à *Tho-liñ*, district de *Guñ-thañ*, province de *mNa'-ris* est plusieurs fois mentionné aussi dans les colophons du Tanjur (cf. Cordier II, 143, 261, III, 443).

Le nom du monastère *Dpal · bsam · yas · lhun* de Beckh. p. 100 (*Rgyud* XII, 22)<sup>2</sup> est également à lire sans *lhun*, cf. *Čoy-tu Samyas öbesüben bütügsen buġar keyid* (n° 159). Le monastère de *dPal bSam-yas* est des plus connus.

Mais il faut reconnaître que les erreurs ou les contradictions dans l'interprétation des colophons ne sont pas toujours dues à l'imperfection de nos catalogues; nulle tentative de ce genre ne peut être exempte de méprise au moment où l'étude minutieuse de l'histoire du temps des grandes traductions au Tibet reste encore à faire.

Pendant mon voyage j'ai vu deux exemplaires du Kanjur mongol manuscrit. Le nombre des volumes est supérieur à 108, les tomes sont moins volumineux que ceux du Kanjur mongol imprimé, p. e. le *Bhadrakalpikāsūtra* est divisé en deux volumes.

Guge ou žaň-žun, district de *Guñ-thañ*, province de *mNa'-ris*, dans le Tibet occidental. Il est mentionné dans le Kanjur mongol n° 117 (*Rgyud* IX, 6) sous son ancien nom: *Bisilγalčin-u žirūken Tolding neretü qarsi*. Ni chez Beckh p. 93a, ni dans le catalogue Ōtani p. 43 le nom du monastère n'est pas donné. Selon Sanang Sečen (p. 52) le temple de Toling fut bâti en 1014.

<sup>1</sup> Catalogue Ōtani p. 50. lieu de la traduction est le monastère *dPe-med lhun-gyis grub-pa*. Les traducteurs: Kumāravajra et Ra-bġid.

<sup>2</sup> Le catalogue Ōtani p. 57 ne donne pas de colophon.

Mais, autant que j'ai pu le vérifier, il n'y a pas de différence essentielle entre les deux éditions, quant au contenu. Chaque page est écrite en trois colonnes ininterrompues, dont une, celle du milieu est en rouge et les deux autres en noir. On aimerait en savoir davantage sur le Kanjur mongol manuscrit de Leningrad.

La seconde source infiniment importante des études bouddhiques mongoles est le Tanjur mongol imprimé. L'existence même de cette traduction mongole fut longtemps contestée. M. Laufer dans sa *Skizze*, p. 220, déclara que les informations des écrivains tibétains et mongols sont des plus invraisemblables et que dans le meilleur des cas, il ne pouvait s'agir que de la traduction mongole d'une portion du Tanjur. Aujourd'hui il est facile de voir qu'aussi les considérations chronologiques qu'invoqua M. Laufer à l'appui de son opinion sont faibles. D'après le *Horchos byuñ* de Huth la traduction mongole du Tanjur fut achevée en 1741; mais nous savons que toutes les dates données par Huth sont à abaisser d'un an, il faut donc lire 1742 au lieu de 1741. Le fait est mentionné aussi dans le *Grub mtha' šel gyi me loñ*. Selon Sarat Chandra Das, *J. A. S. B.* 1881, 187—8, puis B. Laufer, *T'oung Pao* 1912 XIII, 720 l'auteur est mort en 1740, une semaine après avoir achevé son livre. Mais aussi cette date est erronée, au lieu de 1740 il faut lire 1742 (déjà correctement: Laufer, *T'oung Pao* 1913 XIV, 593). Si nous avons insisté sur cette date ce n'était point pour défendre l'existence du Tanjur mongol imprimé, mais plutôt pour souligner qu'en fait les données des deux auteurs ne sont pas contradictoires sur 1742, date où la traduction mongole du Tanjur fut achevée.

En effet, le Tanjur mongol imprimé n'a plus besoin d'aucun raisonnement logique ni chronologique pour être défendu: il n'y a pas longtemps qu'on en a retrouvé un exemplaire complet dans la Mongolie Chinoise, chez les Čaxar, et qu'il a été cédé à certaines conditions à la République Mongole et a été transporté à Ulan bator hoto.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> B. Y. Vladimircov, Монгольский Данджур, Доклады Академии Наук, СССР. 1926-B. 31—34. Paul Pelliot, *T'oung Pao* XXIII (1924). Une notice sur le Tanjur mongol conservé à l'Université impériale de Kyōto a été publiée par M. Ishiyama Juntarō dans les *Mélanges Orientaux* publiés pour l'anniversaire de M. Kuwabara, cf. P. Pelliot, *T'oung Pao* XXIX (1932), p. 195.

Chez les Xarčïn, à Wang-ye-fou, j'ai examiné moi-même un exemplaire imprimé du Tanjur mongol, appartenant à la lamaserie du Xarčïn Wang, mais dont la garde était confiée à 伊廷韓 Yi T'ing-han, vieux lettré mongol de l'ancien régime. Il a mis en ordre les liasses dispersées et en a dressé un catalogue chinois, dans le genre des catalogues du Tripiṭaka chinois: indication du tome, le titre, l'auteur, le traducteur. Le catalogue compte 6 pen et est actuellement à la bibliothèque de l'Académie Hongroise des Sciences.

Cet exemplaire du Tanjur mongol est imprimé sur papier très mince (chinois) à l'encre rouge et porte à la marge des légendes chinoises et mongoles. Les feuillets détachés, non-coupés à la marge, ne sont imprimés que sur un côté, les r<sup>o</sup> et v<sup>o</sup> eussent dû être collés les uns aux autres plus tard, mais ce travail ne fut pas fait. Il est, par conséquent, difficile à manier cet exemplaire qui est d'ailleurs incomplet d'une dizaine de volumes de près. Plus tard, en 1930, j'ai vu à Pékin un Tanjur mongol imprimé en parfait état que l'on m'affirma être complet.

Une troisième collection importante est celle des oeuvres complètes des lamas lettrés. Cette collection n'est pas aussi formelle que le Kanjur ou le Tanjur, il lui manque même un titre général. De plus, elle n'est pas close, les nouveaux volumes d'un célèbre lama, après sa mort, s'y ajouteront toujours. Parmi les lamas, elle est citée le plus souvent sous le nom de *gSuñ-'bum* „oeuvres complètes“, puisque ces mots reviennent dans le titre de chaque volume. Les volumes sont de beaucoup plus petite dimension que p. e. ceux du Kanjur tibétain ou mongol, mais ils sont absolument uniformes. Cette *Patrologie Tibétaine* contient des petits traités sur les questions les plus diverses, ainsi sur la grammaire, le calendrier, l'astrologie, la dogmatique, l'histoire du lamaïsme au Tibet et en Mongolie, etc., en somme c'est une mine inépuisable de renseignements, mais qui, quoique connue depuis Schlagintweit a été à peine effleurée.

Certains auteurs consignés dans la *Patrologie* ont été enseignés dans les hautes écoles lamaïques, dans les *lam-rim*; sur cet enseignement, en ce qui concerne la Mongolie Orientale, nous sommes abondamment renseignés, grâce à *Ĵigs-med nam-kha'*.

Cette *Patrologie Tibétaine*, dont j'ai eu l'occasion de consulter une édition de Koumboum en 70 volumes, n'a pas été traduite en entier en mongol, seulement les „Oeuvres complètes“.

tes“ de quelques lamas lettrés existent en traduction mongole, ainsi celles de bCon-kha-pa (cf. aussi Laufer, *Skizze* p. 229) et celles de lČaṅ-skya qutuṛ-tu (Cf. le *Jirūken-ū tolta-yin tayilburi*).

La Patrologie mérite notre attention, non seulement par les nombreuses informations qu'elle fournit sur l'histoire ecclésiastique des Mongols bouddhistes et sur leurs tribus et bannières, mais encore parce que parmi ces auteurs tibétains se trouvent plusieurs lamas d'origine mongole, pour ne citer que le plus connu d'entr'eux, le célèbre *Nag-dbañ bstan-dar lha-ram-pa* d'Alachan,<sup>1</sup> dont les oeuvres y figurent en 2 volumes sous le titre *mKhas pa'i dbaṅ po A lag ša bstan dar lha ram pa'i gsuñ 'bum*.

La source la plus importante sur l'histoire du bouddhisme en Mongolie jusqu'à maintenant c'est le *Hor čhos byuñ* édité par G. Huth. *Hor čhos byuñ* adopté et vulgarisé par Huth n'est pas le véritable titre de l'ouvrage. Huth a édité son texte tibétain d'après une copie manuscrite de Schiefner et n'a eu accès au xylographe de Saint-Petersbourg que trop tard. Il promet de donner les leçons variantes de ce xylographe avec ses notes et l'index dans un troisième volume, mais ce troisième volume, par suite de sa mort prématurée n'a malheureusement jamais paru. Chez les Tumut orientaux, dans le pays d'activité de *Ĵigs-med nam-mkha'* on m'en avait imprimé un exemplaire (l'ouvrage est hors de commerce) qui appartient à présent à la bibliothèque de l'Académie Hongroise des Sciences. Cet exemplaire qui doit être identique avec le xylographe russe, est intitulé: *Čhen po hor gyi yul du dam pa'i čhos ĵi ltar byuñ ba'i chul bšad pa rgyal ba'i bstan pa rin po čhe gsal bar byed pa'i sgron me (žes bya ba bžugs so)* (122 feuillets). *Hor čhos byuñ* n'est que le titre abrégé, marqué d'ailleurs à la marge de chaque feuillet.

Il faut bien distinguer cette histoire du bouddhisme en Mongolie d'un autre xylographe de titre analogue: *Čhen po hor gyi yul du dam pa'i čhos ĵi ltar dar ba'i chul gsal bar brjod*

<sup>1</sup> En ce qui concerne cet écrivain, voir F. Y. Ščerbackoi, Тибетский перевод сочинений *Samtānāntarasiddhi Dharmakirti* и *Samtānāntarasiddhiṅkā Vinītadeva* вместе с тибетским толкованием, составленным Агваном Дандар-Лхарамбой, Ed. par — *Bibliotheca Buddhica* t. XIX, *avanti-propos*. Vladimircov, Монгольский сборник рассказов из Панчатантра. Сборник Музея Антропологии и Этнографии при Р. Ав. Наукъ, tome V.; tirage à part p. 51.

*pa padma dkar po'i phreñ ba (žes bya ba)* écrit par *Dam-čhos rgya-mcho* ou *Dharmatāla* en 1889.<sup>1</sup>

J'ai réussi à acquérir un xylographe, sinon inconnu du moins très rare, qui est extrêmement important pour l'histoire du bouddhisme, le *Grub mtha' thams čad kyi khuñs dañ 'dod chul ston pa legs bšad šel gyi me loñ (žes bya ba bžugs so)*, oeuvre de *Čhos-kyi ñi-ma dpal-bzañ-po* qui l'a achevé en 1742, avec la collaboration de plusieurs lamas mongols.<sup>2</sup>

Sont particulièrement intéressants parmi les ouvrages bouddhiques ceux qui n'ont pas été traduits du tibétain, mais qui ont été rédigés primitivement en mongol. Je ne ferai état maintenant que d'un seul manuscrit de ce genre, mais qui pourra servir en même temps à élucider une question assez obscure soulevée par quelques ouvrages tibétains appartenant à des sectes rouges, spécialement à celle de Padmasambhava.

Le manuscrit mongol que j'ai d'ailleurs rapporté a pour titre proprement dit *Nom-un tabčang sakiṅči qayan*, mais en dehors, sur la page de titre on lit ceci: *Ene čadig inu „Čilayun-u qabqartu“ kemekü niyuča-ača neng ülemji niyuča sudur kemekü bui*. Ce „livre de tout ce qu'il y a de plus secret“ offre une analogie surprenante avec le chapitre XXII du *bCun mo bka'i thañ yig* publié par M. Laufer, avec ses prophéties politiques et ses menaces.<sup>3</sup> En voici quelques lignes (f. 24 r°): *Sayitur sonos: eldeb ĵüil ebečin edüküi čay sir-a mongyol-un čerig umar-a-ača emün-e odumu: töbed-ün yeke irgen-ü ĵirūken-i*

<sup>1</sup> Cf. *T'oung Pao* 1930 (XXVII) p. 59. — В. Y. Vladimircov, Надписи на скалах халхаского Цокту-гайджи. Известия Академии Наук СССР 1926, p. 1276.

<sup>2</sup> Sarat Chandra Das, *Contributions on the religion, history ... of Tibet*, dans le *Journal of the Asiatic Society of Bengal* 1888—1889. B. Laufer. *T'oung Pao* 1912 (XIII) p. 720.

<sup>3</sup> B. Laufer, *Der Roman einer tibetischen Königin*, Leipzig 1911, p. 26: „Das Kapitel 22 steht mit dem Vorhergehenden in gar keinem Zusammenhang, und es ist schwer einzusehen, wie dasselbe überhaupt in dieses Buch hineingeraten ist. Es gehört in eine Gattung der Literatur, die im Lamaismus und in der Sekte der Altbuddhisten insbesondere eine grosse Rolle spielt, — die der Prophezeigungen, die nicht nur einen religiösen, sondern auch politischen Charakter tragen — viele beziehen sich auf die Vernichtung der Mohammedaner — und darum eines gewissen historischen Interesses nicht entbehren. Mit dem vorliegenden Kapitel ist vorläufig wenig anzufangen, solange wir nicht mehr Proben dieser Erzeugnisse haben, die uns in das Verständnis der zahlreichen Anspielungen einführen.“

*čičiremü: qonin jil-a listod neretü yoli (?) čerig dögürüm: gandasi neretü ayula-yi mongyol ger dögürüm: ibsigung neretü yurban yol-i mongyol ejelem, etc.*

Il faut consacrer quelques mots aussi à certaines anciennes traductions mongoles d'ouvrages bouddhiques tibétains qui certainement ne mériteraient pas d'être mentionnées si elles ne formaient pas des monuments de la langue mongole pour les XIII<sup>ème</sup> et XIV<sup>ème</sup> siècles.

A ce groupe appartient la version mongole du *Subhāṣitaratnanidhi*, il est vrai, plutôt à cause de son auteur, Sa-skya Paṇḍita, un des plus éminents personnages du lamaïsme, car ce recueil d'aphorismes n'a rien de spécialement bouddhique.

Plusieurs traductions du „Trésor des belles paroles du joyau“ sont connues en mongol et en kalmouk; de même, il existe un de ses commentaires en mongol. Une édition mongole de XVIII<sup>ème</sup> siècle de l'ouvrage est facile à trouver à Pékin encore de nos jours. Cette édition porte le titre de *Sayin üge-tü erden-yin sang subhaṣita kemegdekü šastir orusiba*; c'est un xylographe de petit format qui compte 78 ff.

Parmi les traductions mongoles dont Vladimircov a parlé à plusieurs reprises<sup>1</sup> il s'en trouve une qui est particulièrement intéressante et unique dans son genre, une traduction mongole provenant de chez les Kalmouks et qui remonte approximativement au XVII<sup>ème</sup> siècle. Le manuscrit est copié sur une traduction préparée au XIV<sup>ème</sup> siècle. Ce qu'il y a de précieux dans cette copie, c'est d'avoir conservé certains archaïsmes et dans l'orthographe et dans le vocabulaire. Selon Vladimircov le traducteur est inconnu.

Or, j'ai rapporté de chez les Xarčïn un second exemplaire de cette même traduction plus ou moins identique avec le manuscrit de Léningrad décrit par Vladimircov. Notre manuscrit a pour titre *Sayin üge-tü erden-yin sang neretü šastir*, la traduction est due à *Sonom gar-a*. Aussi, notre manuscrit est-il une copie relativement récente (XVII<sup>ème</sup> ou XVIII<sup>ème</sup> siècle), et a paraillement conservé les archaïsmes d'une ancienne

<sup>1</sup> B. Y. Vladimircov, *Mongol'skij sbornik* p. 44—45, par le même *Sravn. gramm.* p. 37. B. N. Poppe, *Beiträge zur Kenntnis der altmongolischen Schriftsprache*, dans *Asia Major* t. I. 668; le même. *A. M.* t. II, p. 180 suiv. Paul Pelliot, *T'oung Pao* 1925 pp. 115—118.

traduction du XIV<sup>ème</sup> siècle. Voici quelques cas: *joqiyaju* (I, 1v<sup>o</sup>) [je ne suis pas convaincu qu'il faille lire dans ces cas -qi- plutôt que -qi-], *saqibasū* (I, 5v<sup>o</sup>), *taqidaysan* (I, 2r<sup>o</sup>), mais aussi *takibasū* (II, 2r<sup>o</sup>), *angyida* et *anggida* (I, 7v<sup>o</sup>) *daqiju* (III, 5v<sup>o</sup>); *übül* (III, 6r<sup>o</sup>), *ujuyur* (IV, 1v<sup>o</sup>), *ed tabar* (I, 7v<sup>o</sup>), *čayšabad* (VII, 1v<sup>o</sup>), *aran* (*doysin aran*, *mergen aran*, VIII, 10, 13r<sup>o</sup>).

Moins importants que ce dernier, pourtant remarquables sont pour l'histoire de la langue mongole les manuscrits suivants que j'ai rapportés.

1. La traduction mongole de *Pañcarakṣā* par Šes-rab señ-ge. Il me paraît maintenant que notre copie est plus récente que je n'avais pensé, *T'oung Pao* 1930 p. 132. Là-même j'ai mentionné que dans son colophon le nom *erkegüd* est attesté, première donnée pour ce nom en écriture mongole proprement dite. [*Erkegüd*, appellation des Chrétiens sous les Yuan, d'ailleurs insuffisamment expliquée, nous était connue déjà en écriture 'phags-pa (*ürkhä'üd*), en transcriptions chinoise (*ye-li-k'o-wen*) et persane (ارکاءو). Rappelons une note intéressante, mais oubliée de Palladius (*Chinese Recorder* VI, 107 note), où il dit que d'après un dictionnaire mongol-chinois le mot *Erkeun* (sic) est expliqué ainsi: „Hérétiques semblables aux anciens 楊 Yang et 墨 Mo.“ A ce nom Vladimircov, *Sravn. gramm.* p. 205 avait ajouté mong. *erkegüd* „nom d'un clan khalkha“.] La version de Šes-rab señ-ge est mentionnée par Vladimircov, *Mongol'skij sbornik* p. 34, *Sravn. gramm.* p. 37.

2. Une traduction mongole de *Thar pa čhen po*.

3. *Molon toyin*, incomplet.

4. *Geser xan*, incomplet. Quant à ces nos 2—4, voir Vladimircov, *loc. laud.*

Sur l'astrologie et sur la divination mongoles on est très mal renseigné.<sup>1</sup> Pourtant c'est un des traits d'union les plus vivants entre le clergé lamaïque et les laïques. J'ai donc tâché

<sup>1</sup> B. Laufer, *Skizze* p. 255, dans la traduction russe aucune addition bibliographique. A. Pozdneev, *Очерки быта буддийских монастырей и буддийского духовенства в Монголии в связи с отношениями сего последнего к народу*. Зап. Имп. Русск. Географ. Общ. п. О. Э. t. XVI. Pour la bibliographie tibétaine voir B. Laufer, *Bird-Divination among the Tibetans*, *T'oung Pao* XV (1914) 1—110; cf. *T'oung Pao* XXVII (1930) p. 172. — W. Bang—A. v. Gabain, *Türkische Turfan-texte*, dans les *Sitzungsberichte d. P. Ak. d. Wiss.*, 1929.

de recueillir de nouveaux matériaux relatifs cette question peu étudiée: en premier lieu des manuscrits et des xylographes, ensuite à me renseigner sur les lieux auprès des lamas spécialistes sur leur interprétation. Ceux qui ont fait des recherches semblables au Tibet se plaignirent de la méfiance des lamas et de leur aversion de trahir leurs secrets professionnels aux profanes. Pour moi, je puis affirmer que, dans la Mongolie Chinoise tout au moins, nous avons une autre difficulté non moins sérieuse: les lamas astrologues et devins ne comprennent pas eux-mêmes toutes les tables divinatoires qu'ils ont dans leurs collections privées ou dans la bibliothèque du monastère.

La divination et l'astrologie mongoles sont grandement influencées par des éléments chinois et tibétains (les manuels les plus en vogue sont de simples traductions faites du chinois ou du tibétain) et aujourd'hui il est encore impossible de voir ce qu'elles ont de provenance purement mongole.

Un des manuels les plus populaires c'est le *Eldeb keregtü qaš qayurčay neretü bičig*, traduit du chinois 增補通全玉匣記 Ts'eng pou t'ong tsiuan yu hia ki. Ce dernier traité de divination est très connu en Chine, il est même incorporé au canon taoïque sous le nom 玉匣記 *Yu hia ki*, cf. Wieger, *Taoïsme I*, Supplément des Ming, n° 1458. Une autre traduction mongole de l'ouvrage est intitulée *Eldeb jüil büredügsen erdeni-yin qayurčay debter*; celle-ci est un manuscrit à la mandchoue, la première un xylographe de Pékin.

Chez les Tumut orientaux c'est surtout le *Boйда-yin tülge* qui jouit d'une grande réputation. Le *Boйда-yin tülge* avec ses 100 tülge, „signes de divination“ (SPAW, 1829, p. 243 note) n'est que la traduction du chinois 關聖帝君萬應靈籤 Kouan cheng ti kiun wan ying ling ts'ien. Il est en grande partie identique à ce manuscrit mongol le *Boйда looye* [老爺] -yin tülge ou Kouan ti ling ts'ien, publié par le M. B. Q. à Pékin.

A été également traduit du chinois le *Erdeni toli-yin kür-dün-iyer üjekü üjelge*, l'oeuvre d'un certain Čoo Guu-lang bayssi, mais que je ne puis pas identifier pour le moment. L'ouvrage contient 60 schèmes, dont chacun est divisé en 27 cases. Les cases 11, 14, 17 sont peintes en rouge. Les cases sont d'ailleurs disposées en trois lignes: 1<sup>ère</sup> ligne 1—9, 2<sup>ème</sup> ligne 10—18, 3<sup>ème</sup> ligne 19—27.

Passons en revue les premières 27 cases en raison de l'analogie sans doute non complète de ces tables avec celles connues en tibétain, en ouïgour, et en turec (cf. V. Thomsen, *JRAS* 1912 p. 181, *Samlede Afhandlinger*, t. III, p. 226 suiv).

## I.

- |   |  |   |
|---|--|---|
| 1. <i>tejiyekü usu</i><br><i>tngri-yin ey-e</i><br><i>sayin</i> | 2. <i>türgen ɣal</i><br><i>tngri-yin joo</i><br><i>maɣu</i>  | 3. <i>ükügsen sirui</i><br><i>qoyar-tu [maɣu]</i><br><i>čuwangɣiray</i> |
| 4. <i>türgen ɣal</i><br><i>suwanyuwan</i><br><i>qayan maɣu</i>  | 5. <i>ükügsen sirui</i><br><i>saran odun</i><br><i>sayin</i> | 6. <i>čöčiɣsan altan</i><br><i>dai yi töbsin</i><br><i>sayin</i>        |
| 7. <i>tejiyekü usun</i><br><i>köke luu</i><br><i>sayin</i>      | 8. <i>türgen ɣal</i><br><i>yeke qoromji</i><br><i>maɣu</i>   | 9. <i>ükügsen sirui</i><br><i>čoo yao burtay</i><br><i>ongɣod maɣu</i>  |

## II.

- |   |   |  |
|---|---|--|
| 10. <i>qoor-tu modun</i><br><i>saran odun</i><br><i>sayin</i>   | 11. <i>dai yi</i><br><i>töbsin</i><br><i>sayin</i>              | 12. <i>čöčiɣsan altan</i><br><i>suwan yuwan</i><br><i>qayan maɣu</i> |
| 13. <i>tejiyekü usun</i><br><i>yeke qoromji</i><br><i>maɣu</i>  | 14. <i>čiu yiu</i><br><i>burtay onɣod</i><br><i>maɣu</i>        | 15. <i>enggegsen altan</i><br><i>köke luu</i><br><i>sayin</i>        |
| 16. <i>qoor-tu modun</i><br><i>tngri-yin joo</i><br><i>maɣu</i> | 17. <i>gan či qoyar-tu</i><br><i>čuwangɣiray</i><br><i>maɣu</i> | 18. <i>čöčiɣsan altan</i><br><i>tngri-yin ey-e</i><br><i>sayin</i>   |

## III.

- |  |  |  |
|--|--|--|
| 19. <i>törükü sirui</i><br><i>burtay onɣod</i><br><i>maɣu</i>            | 20. <i>küb-ün usun</i><br><i>köke luu</i><br><i>sayin</i>        | 21. <i>enggegsen altan</i><br><i>yeke qoromji</i><br><i>maɣu</i> |
| 22. <i>qoor-tu modun</i><br><i>qoyar-tu [maɣu]</i><br><i>čuwangɣiray</i> | 23. <i>törükü sirui</i><br><i>tngri-yin ey-e</i><br><i>sayin</i> | 24. <i>küb-ün usun</i><br><i>tngri-yin joo</i><br><i>maɣu</i>    |
| 25. <i>törükü sirui</i><br><i>dai yi töbsin</i><br><i>sayin</i>          | 26. <i>kübün usu</i><br><i>suwan yuwan</i><br><i>qayan maɣu</i>  | 27. <i>enggegsen altan</i><br><i>saran odu</i><br><i>sayin.</i>  |

Les autres 59 schèmes ne sont qu'une variation de ces mêmes éléments.

Le manuscrit suivant est surtout consacré à la divination relative des bestiaux, pour les préserver des maladies, etc.; pour le moment je ne vois pas si ce traité de divination est traduit du chinois ou du tibétain. Il est intitulé *Aliba kümün eldeb jül ed tavar aduyusun-u kesig-ün sudur kiged: aliba aduyusun-i čimgekü imlekü sudur kiged basa aliba mal-un üsü kiryaqu: üjikü sudur: üsü abqu: takil esgekü: arban qoyar jil-iyar sayin mayu-yi üjikü bičig* (14 ff).

Le plus grand souci de tout Mongol désireux d'obtenir une divination dans n'importe quelle affaire, c'est de savoir quel est le jour où pour réussir une chose peut se faire ou ne peut pas se faire et de savoir quels sont les jours fastes et les jours néfastes. La question est des plus compliquées aux yeux des initiés; car, le même jour peut porter bonheur à une affaire et désastre à une autre. C'est en vue de répondre à ce besoin qu'ont été préparés les nombreux calendriers astrologiques. Pour le philologue ces calendriers sont très intéressants; car, ils touchent implicitement souvent à des problèmes chronologiques qui, pour être résolus, sollicitent depuis longtemps des informations plus amples que celles dont nous disposons (cf. la chronologie *Kā-lacakra*, la chronologie mongole populaire etc.).

Parmi les calendriers astrologiques les plus importants que j'ai vus en mongol, je citerai: *Doluyan graq: qorin naiman odun: qorin doluyan lakš-a-dar* (sic): *yisün mengge: ede egüdeber jil sara edür čay müče-yin sayin mayu-yi ilayaju üjikü lakš-a-dar-un sudur-nuyud sayitur orusiba*.

L'ouvrage est réparti entre les 12 mois. Chaque mois commence par un schème substituant le dessin des douze animaux cycliques, autour des noms des 12 animaux sont disposés en d'autres 12 cases les noms de 12 éléments déterminatifs dont quelques-uns sont assez difficiles à expliquer: ensuite, vient une description fort intéressante des signes généraux, caractéristiques du mois. Voici p. e. sur le premier mois incipit: *Ene sar-a enedkeg-tür ebül-ün ečüs may sara: čay-un kürdün-e ebül-ün dumdadu sara kemeju: tariyančün qaburun dumdadu sara kemen edegü-e toyalamui: kitad töbed qabur-un ekin bars sara: mongyol qubi sara kememü* etc. Un autre calendrier fragmentaire que j'ai rapporté a *qara kitad* au lieu de *kitad*. Après

cette sorte d'avant-propos viennent 30 cas pour autant de jours du mois. Prenons p. e, le 15 de la première lune.

*Arban tabun-a sanižir  
graq delgerem: mag odun:  
juryan čayan: sin: sereküi:  
bsiling örene umara:  
joliy-a mör emün-e:*

Un abrégé du calendrier astrologique ci-dessus décrit s'intitule: *Ergesiküi ejid-ün küčükü edür-i üjikü üjilge orusiba*.

L'étude du bouddhisme mongol nous amène à nous occuper aussi de quelques rites sinon totalement chamanistes, du moins ayant des éléments indubitablement mongols provenant des temps préboudhiques. Tels sont le culte du feu et celui des obos.

Sur le culte du feu chez les Mongols M. Poppe nous a donné un bref aperçu intéressant, surtout d'après des „livres du feu“, *yal sudur*, manuscrits et xylographes. M. Poppe est d'avis que le culte du feu, adopté aujourd'hui par le lamaïsme en Mongolie, n'est que la survivance d'une ancienne coutume mongole; à l'appui de son opinion il n'a pas manqué de souligner que des prières et hymnes adressés aux divinités du feu n'existent qu'en langue mongole.<sup>1</sup>

J'ai examiné dans les lamaseries plusieurs *yal sudur* manuscrits et outre les textes je me suis occupé aussi de la cérémonie; je suis convaincu que M. Poppe est dans la bonne voie en ce qui concerne l'interprétation du culte du feu, mais en même temps il me faut remarquer que, du moins en Mongolie Chinoise, l'influence chinoise est considérable dans l'accomplissement du sacrifice. Le jour où l'on fait les offrandes aux dieux du feu et où l'on récite des prières en leur honneur coïncide — et ce n'est guère un hasard — avec la fête de 竈王 Tsao wang, dieu du foyer qui le 24 de la 12<sup>ème</sup> lune, selon les croyances des Chinois, monte au ciel pour y faire son rapport; il ne retourne que vers la fin du mois et pendant ce temps il n'y a pas de feu dans les fourneaux,<sup>2</sup> La cérémonie à laquelle j'ai

<sup>1</sup> N. N. Poppe, *Zum Feuerkultus bei den Mongolen, Asia Major* t. II. pp. 130—146.

<sup>2</sup> Cf. H. Doré, *Manuel des superstitions chinoises*, Changhai 1926, pp. 136—7; M. L. C. Bogan, *Manchu customs and superstitions*, Tientsin—Peking 1928, p. 3.

assisté à la lamaserie du Xarčïn wang se faisait complètement à la chinoise, sauf qu'on récitait les prières en mongol.

J'ai vu quelques *gal sudur* tibétains, p. e. *Me lha'i mchod pa bžugs so* (manuscrit en petit format, 4 ff).

Dans chaque clan, „flèche“, monastère se fait encore une autre cérémonie, chamaniste dans ses origines, celle de *l'obo*.<sup>1</sup> Cette fête doit avoir lieu pendant les mois d'été ou ceux de l'automne elle ne dure qu'un jour, mais ce jour doit être faste, par conséquent, il doit être fixé par le devin. C'est en été et en automne que selon les Mongols, descendent les dragons du ciel à la terre. Les malheurs et les maladies viennent par eux, il faut donc solliciter leur bonne grâce par des offrandes et par des prières. La cérémonie a lieu autour des obos (amas de pierre sur un monticule ou à côté des grand'routes) construites exprès à cet effet. Le sacrifice a aujourd'hui un caractère complètement lamaïque, mais, les livres contenant les prières usuelles à ces cérémonies sont extrêmement rares.

Parmi les manuscrits que j'ai rapportés il s'en trouve aussi un, contenant les hymnes en l'honneur des dragons des obos, le *Kütel oboyan-i takiqui sudur* en 4 feuillets qui commence par les instructions pour le service.

Pour finir, j'ai rapporté encore plus d'une vingtaine d'estampages sur des inscriptions polyglottes se trouvant dans des lamaseries, p. e. à Koukou khoto, à Tch'ao-yang etc.; elles appartiennent à la même catégorie que celles publiées dans les *Epigraphische Denkmäler aus China* (Berlin 1914) de C. Francke et B. Laufer, mais sont évidemment inédites.

<sup>1</sup> A. Pozdneev, *Očerki byta buddijskikh monastyrei*, pp. 139—146.





Femme mongole de la tribu des Tchakhars



Type dahour de Tsitsikar



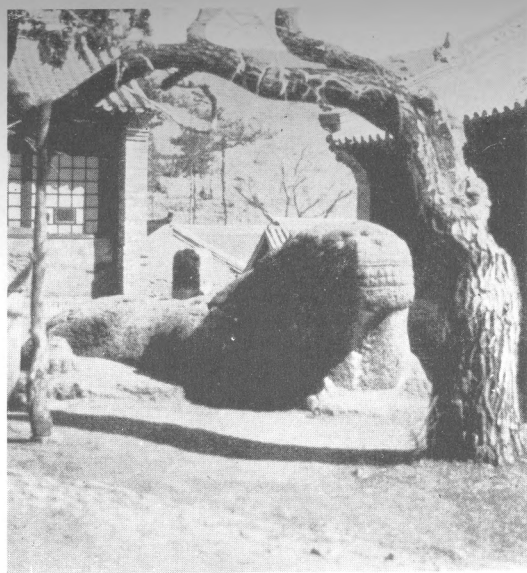
Scène du *cham*  
(Lamaserie du Xarčîn-wang)



Parc à moutons chez les Barga



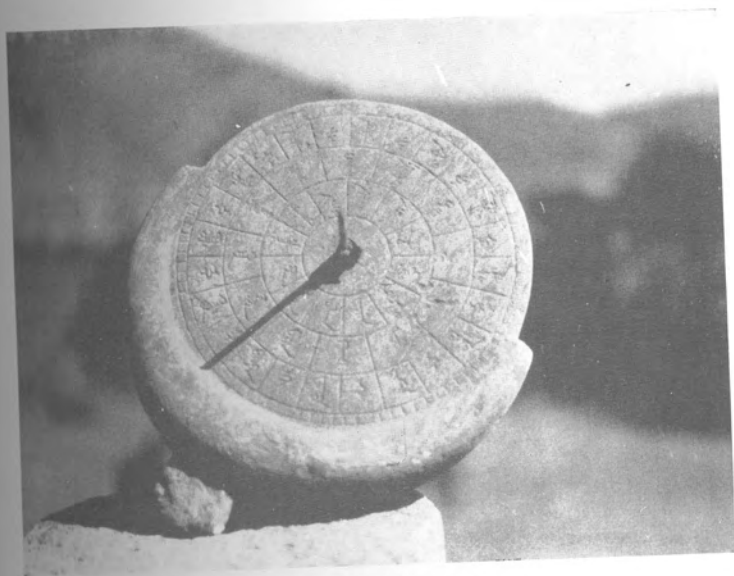
Tour de Tch'ao-yang



Statue de lion de l'époque des Yuan  
(Long tsiuan-sseu)



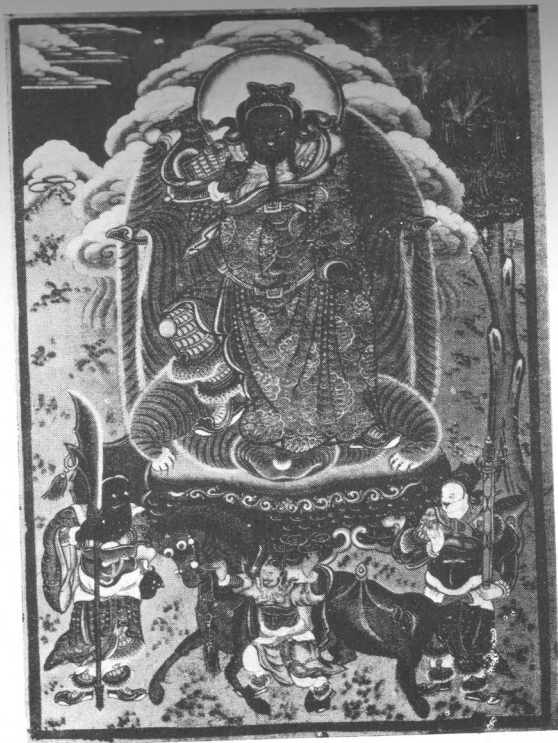
Intérieur d'une habitation de lama  
(Dolon-nor)



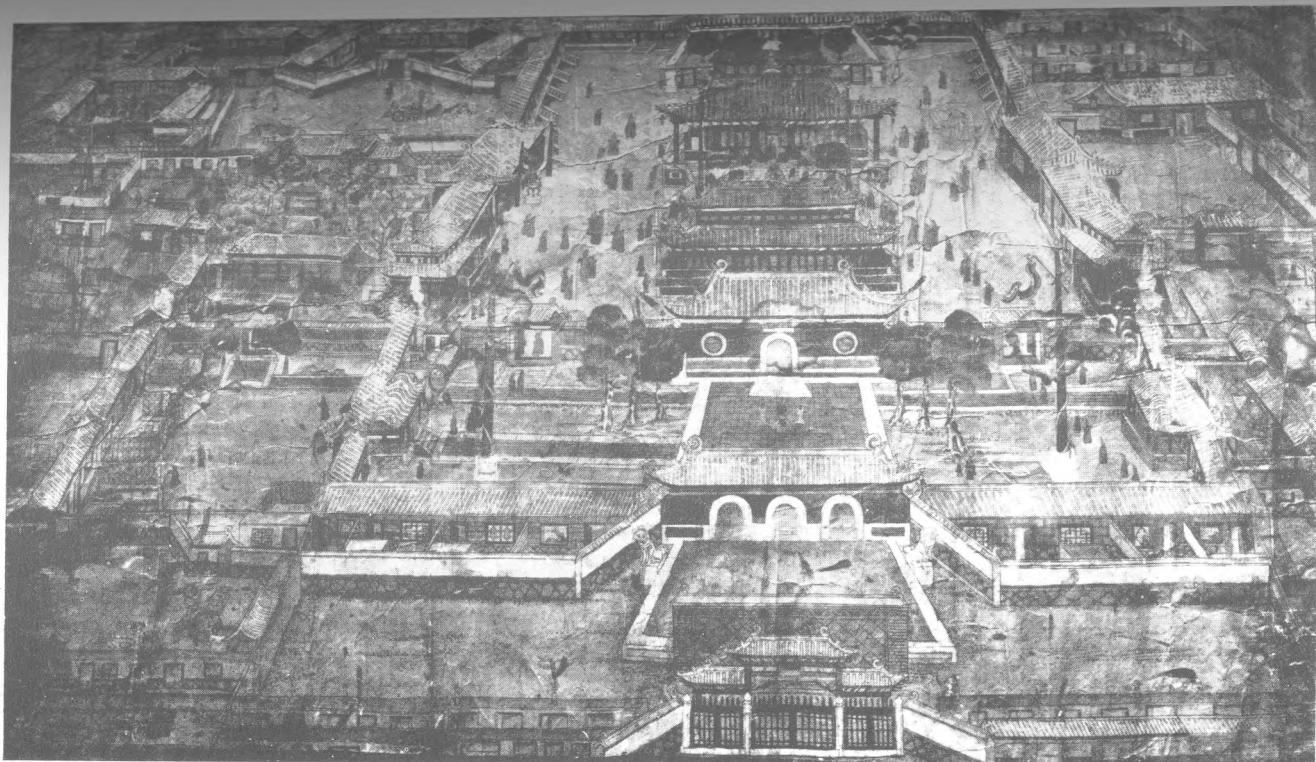
Cadran solaire mongol  
(Long-tsiuar-sseu)



Armoires où l'on conserve le Kanjur  
mongol imprimé  
(Pékin, Mahākāla-miao)



Peinture lamaïque représentant  
Geser-khan en style chinois  
(Kanjur-miao)



La lamaserie de Tch'ao-yang  
(Peinture d'un lama mongol)



En haut : une page du Subhāṣitaratnanidhi tibétain et mongol  
En bas : fragment d'un calendrier astrologique mongol

1. ...  
 2. ...  
 3. ...  
 4. ...  
 5. ...  
 6. ...  
 7. ...  
 8. ...  
 9. ...  
 10. ...

1. ...  
 2. ...  
 3. ...  
 4. ...  
 5. ...  
 6. ...  
 7. ...  
 8. ...  
 9. ...  
 10. ...

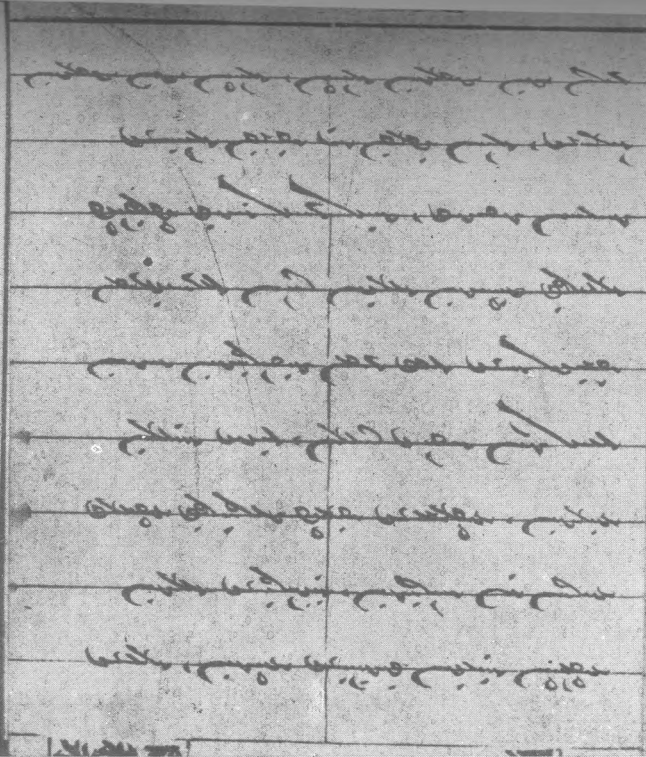
En haut: une page du Tanjur mongol imprimé  
En bas: une page d'un Kanjur mongol manuscrit



( 20 )

nowaz, udisi ore haiz uwai  
tomakaz cuni bolcaz aji uqek-  
qij metlez uwai be. Gad tari-  
caz cuccu modo nemai no  
waz muklekez. bolji ujurin  
gajird toccaz bac bai, orjo-  
caz narc modo bac metar fu-  
juz ilja yi lekeraz nowaz uji  
rdabai, lar e wanjacez modo  
qij gubu qus qijaz bolji ilja  
wallercz nowaz ujirlez. noj  
bac baiclaji qaci ucun harelaji  
agllabai, uqiker bac kortun-  
caj aiju uwai qacar arakij  
nadjuini qarlei faldend garcaz  
oloroi baturuini nowaz

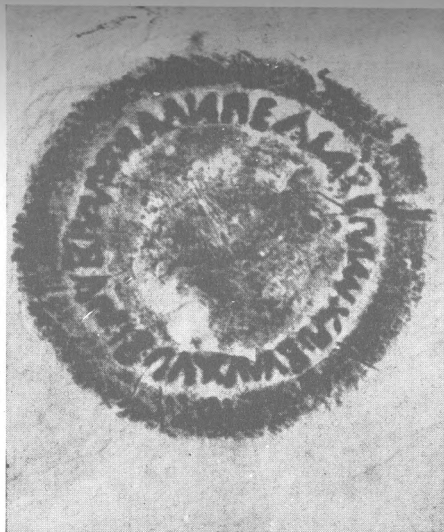
**GWARBDAR HIQEL  
TAOLI**



Textes dahours



Fenêtre en bois sculpté d'un temple lamaïque  
(Tch'ao-yang)



Disque de bronze de l'époque Han  
(Cf. T'oung Pao 1932, 194)



Disque de bronze représentant les douze animaux cycliques  
(Collection de M. Nixon)



Revers du même disque



Sculpture sur dalle de l'époque Han



Sculpture sur dalle de l'époque Han